

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 30.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par un bon sur la poste.

JEUDI, 27 JUILLET 1882

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer.

L'Opinion Publique est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

OÙ VONT-ILS ?

La pauvre Europe, qui est bouleversée plus souvent qu'à son tour, semble encore à la veille d'un de ces remaniements de sa carte qui se font au prix de tant de sacrifices ! Tout semble dans l'indécision et en suspens ; les gouvernements s'observent, se guettent, chacun cherchant à démêler les intentions du voisin pour savoir quel parti prendre soi-même. On se demande si l'ami de la veille ne sera pas l'ennemi du lendemain, et les peuples attendent, anxieux, ce qu'il plaira aux gouvernants de décréter pour leur bonheur ou leur malheur, plutôt pour ceci que pour cela. Ils sont certains de faire les frais de tout ce qui sera cassé. Hélas ! c'est la vieille histoire :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi !

C'est l'Égypte qui a jeté le brandon de discorde ; c'est ce pays, qui ne pourrait pas tenir deux jours devant les forces de la plus faible puissance européenne, qui a jeté le gant à la France et à l'Angleterre. Il est évident que le monde ne voit là qu'une partie des acteurs en scène. Derrière Arabi-Pacha se trouve un pouvoir occulte qu'on soupçonne bien, mais qu'on ne veut pas ou qu'on n'ose pas encore dénoncer.

La France et l'Angleterre, qui ont des intérêts identiques en Égypte, car on sait qu'ils ont prêté des sommes colossales à ce pays, et que pour assurer le paiement des intérêts de cette dette, le gouvernement égyptien avait consenti à abandonner le contrôle des finances égyptiennes à deux hauts fonctionnaires, l'un nommé par le gouvernement français, et l'autre par la reine d'Angleterre. C'est ce qui donnait à ces deux pays une influence prépondérante en Égypte, et c'est ce qui a autorisé l'Angleterre à intervenir militairement à Alexandrie pour sauver la fortune des porteurs des valeurs égyptiennes. On comprend que les deux gouvernements aient fait des efforts pour s'entendre de ce côté. M. Gambetta a commencé, lors des premières rumeurs d'agitation en Égypte, des négociations avec Lord Granville. Il s'agissait d'une ligne d'action commune. Lord Granville, d'après le livre bleu anglais, a fort mal mené M. Gambetta, repoussant presque toutes ses propositions, tant et si bien que le chef du grand ministère ne savait plus quel parti prendre. Depuis la publication des pièces diplomatiques du livre bleu, on incline à croire en France que M. Gambetta s'est fait battre à dessein sur la question du scrutin de liste, pour masquer sa défaite comme diplomate et aussi pour n'avoir pas à trancher une question qui ennuie si fort son successeur !

* * *

M. Gambetta, l'ami de M. de Freycinet ! O l'amitié en politique, quelle chose fragile ! Qu'elle vient loin

après l'ambition et les intérêts ! Il y a quelques jours, M. Gladstone déclarait en pleine Chambre des Communes, que depuis la guerre de Crimée, la France et l'Angleterre n'avaient jamais été aussi unis qu'aujourd'hui. Il a suffi du bombardement d'Alexandrie, auquel M. de Freycinet a refusé de prendre part, pour porter une grave atteinte à l'entente cordiale. A Londres, on taxe les Français de pusillanimité, et à Paris on rit de ce que l'on appelle la position ridicule des Anglais qui n'ont pu mettre la main sur l'auteur de tout l'embarras et en sont pour leur frais de poudre brûlée. N'est-ce pas encore un de ces coups inattendus de la politique que cette attitude respectueuse des deux puissances ? Il y a quatre mois, la France voulait intervenir et l'Angleterre refusait. Aujourd'hui la furie française s'est changée en flegme britannique et *vice versa*. Comment s'y reconnaître avec ces changements à vue. Comment, en se fiant sur cette maxime que l'histoire se répète, pronostiquer ce qui arrivera demain en Europe ?

* * *

Un homme, mais un seul paraît percer ces nuages qu'il a peut-être amassés lui-même : c'est M. de Bismark. Toute l'Europe est persuadée qu'il tient entre ses mains de fer tous les fils de la politique européenne. Dans tous les cas, ses amis sont heureux et ses ennemis tremblent et à bon droit. On lui prête un projet, peut-être auquel il n'a jamais songé, mais qui ne manque pas d'originalité. Ce qui est vrai, c'est qu'il a isolé la France en Europe ; ce qui est vrai, c'est qu'il l'a encouragée à entreprendre cette fatale campagne de Tunisie qui l'a bruyée à mort avec l'Italie et soulevé tout le nord de l'Afrique contre son influence ; ce qui est encore vrai, c'est qu'il s'est assuré l'alliance de l'Autriche en lui permettant de s'agrandir en Orient. Quant à son grand projet, voici en quoi il consisterait. Tout puissant à Constantinople, écouté du Sultan qui rêve lui-même la réunion sous son sceptre de toutes les forces musulmanes, il lui a persuadé que la fin de son règne en Europe n'est plus qu'une question de temps et que l'heure approche où il faudra faire le partage de la succession de "l'homme malade." Le Sultan, qu'on dit très intelligent, sait bien que ce sont les divisions des états européens qui lui permettent d'exister sur les rives nord du Bosphore ; que si la Russie était certaine de la neutralité du reste de l'Europe, l'empire turque serait refoulée en Asie. Or, Bismark aurait persuadé "aux barbares campés" en Europe de transporter le siège de l'empire des Califes au Caire et de s'y établir fortement, en ralliant autour du croissant tous les fidèles du prophète. Bismark donnerait à l'Autriche Constantinople et toute la Turquie d'Europe, et en échange de ce cadeau prendrait les provinces allemandes enclavées dans les domaines des Habsbourg. Appuyée par l'Italie et l'Autriche, l'Allemagne serait assez forte pour résister à la Russie à laquelle cet arrangement ne conviendrait guère pas plus qu'à la France, que l'Italie tient en échec en Europe pendant que les Arabes l'occupent en Afrique. Quant à l'Angleterre, on pense à Berlin que l'Irlande l'occupe assez pour l'empêcher de prendre part sérieusement à une guerre européenne. Voilà les idées que l'on prête au chancelier qui, à l'heure présente, fait la pluie et le beau temps à Constantinople, à Vienne et à Rome. Il n'en est pas moins curieux de le voir traiter si généreusement l'Autriche qu'il écrasait et dépouillait en 1867. C'est son ami du jour, ou plutôt c'est son instrument, car en politique on n'a pas d'amis, mais seulement des instruments.

A. D. DECELLES.

TROP D'AVOCATS

A la réunion du bureau des avocats qui a eu lieu dernièrement aux Trois-Rivières, vingt-sept étudiants en droit ont obtenu le privilège de plaider dans nos cours de justice. A six mois d'ici, nous aurons à noter un fait semblable ; total, environ soixante avocats pour l'année 1882. N'est-ce pas là quelque chose d'alarmant ? Ces nouveaux venus ne sont-ils pas trop nombreux pour combler les vides que la mort, les nomina-

tions de juges font dans le barreau ? N'est-il pas bien constaté que depuis quatre ou cinq ans le nombre des procès a considérablement diminué ?

Où vont donc alors tous ces jeunes gens qui ont consacré dix ou douze des plus belles années de leur vie à l'étude ? Où ils vont ? Ce n'est pas difficile à dire. Deux ou trois, sur cinquante, arriveront à un succès certain, une douzaine à des clientèles d'un rapport douteux, les autres végéteront au palais ou finiront, lassés et dégoûtés, par chercher des moyens d'existence dans une vie nouvelle. Que de temps perdu, que de talent—éteint faute de travail—qui aurait pu s'employer si utilement pour ces malheureux et pour le pays ! On dit, il est vrai, qu'une fois avocat on arrive à tout ; oui, et surtout à la médiocrité non dorée et à la misère.

Est-ce à dire que nous blâmons ces jeunes gens ? Nullement. Ils sont victimes d'un système qui semble devoir résister à tout. Du moment où il est entendu dans le pays qu'on ne doit passer au collège que pour devenir avocat, notaire ou médecin, lorsque l'on n'embrasse pas l'état ecclésiastique ; que l'instruction collégiale ne peut servir à d'autres carrières, il faut se résigner à laisser le mal se perpétuer et surtout s'aggraver.

Mais puisque nous voulons avoir des avocats à foison, il faut, pour rester dans cet ordre d'idées, que nous trouvions partout matière à procès. En braves Normands que nous sommes, cultivons donc la chicane ; que les notaires rédigent des actes qui soient des nids à procès ; bâtissons de travers force murs mitoyens ; qu'au bout de chaque propriété pousse une action en bornage, et que les débiteurs fassent des pieds de nez aux créanciers. Nous voulons des avocats, soyons logiques et plaidons ferme. Disons comme la comtesse de Pimbesche à Chicaneau, des *Plaideurs* :

"Mais vivre sans plaider, est-ce contentement ?"

LA RÉVOLUTION EN ITALIE

L'ANTI-RÉVOLUTION EN PHILOSOPHIE

Il m'eût été facile de prolonger cette petite étude sur la philosophie révolutionnaire de l'Italie. Mais, le dirai-je ? autant le respect que je dois aux lecteurs de *L'Opinion Publique* que la crainte de répéter les mêmes insanités matérialistes m'empêchent de mettre sous leurs yeux les blasphèmes d'un Trezza, les charlataneries d'un Siciliani et les sottises de tant d'autres. Au lieu d'aller en avant, j'éprouve le besoin de reculer. Comme le voyageur arrivé sur le bord d'un précipice infranchissable jette instinctivement ses regards en arrière et se demande avec une espèce d'orgueilleuse curiosité comment il se fait qu'il ait passé sans s'y briser le cou sur la crête de monts abrupts ou sur la cime de rochers coupés à pic ; de même, je sens comme un devoir de rechercher la cause qui a sauvé la foi dans ce déluge d'idées fausses sous laquelle l'Italie semble aujourd'hui submergée.

Personne plus que moi n'admire la belle simplicité de la foi italienne. J'aime la lampe qui brûle devant la Madone ; j'aime le sans-gêne avec lequel l'Italien parle aux saints comme à des frères plus heureux que lui ; j'aimerais même, si c'était vrai, l'idée de faire bénir le poignard vengeur, tout en détestant la vengeance. Mais disons-le franchement, le catholique italien n'est point assez instruit. Sauvé de la Réforme par l'Inquisition, préservé en général de l'invasion des idées révolutionnaires du XVII^e siècle par l'action des papes et du clergé, l'Italien s'est endormi tranquille sur le sein de l'Eglise comme un enfant sur le sein de sa mère. Heureux sommeil, s'il eût dû durer toujours ! Mais voilà qu'un jour, sans qu'il s'en doutât nullement, l'enfant s'est trouvé réveillé au bruit d'un concert insolite : les Allemands rêveurs et les Anglais ventrus lui ont dit : Tu dors ; nous, nous jouissons, et il s'est jeté dans leurs rangs, et il a pensé comme eux, et il a joué comme eux. Cruelle situation où l'on échoue presque nécessairement, si l'on n'a d'abord vu de près le rocher et si l'on n'a sondé l'abîme ! Combien d'Italiens se sont laissés prendre aux cris flatteurs de ces Syrénes du Nord ? *Si vis pacem, para bellum* ; si vous voulez la paix, armez en guerre. L'Italie avait trop oublié ce

précepte de la sagesse antique et là peut-être est une des raisons qui expliquent la facilité avec laquelle tant d'esprits et non des plus simples, se sont laissés prendre au miroitement ou à l'éclat de couleurs fausses. C'est toujours l'histoire de l'enfant qui se jette avec passion sur le fruit rouge, parce qu'il est rouge, sans se demander s'il n'est point empoisonné.

D'un autre côté, les Italiens, comme masse du moins, étaient restés trop fidèles à des traditions d'enseignement bonnes en elles-mêmes, mais insuffisantes aux jours où nous vivons. Autrefois, on attaquait notre foi au nom d'une science à peine ébauchée. Les lazzis d'un Voltaire, les prétendues études archéologiques d'un Volney, les histoires romantiques même d'un Renan peuvent encore être invoqués, à défaut d'autres arguments, par quelque apôtre arriéré de la libre-pensée. Au fond, les impies qui pensent un peu sont les premiers à en rire. Quand ils se mettent sérieusement en campagne, ils s'arment de tout autres engins. Leurs canons Krupp aujourd'hui ce sont les découvertes orientales dans lesquelles ils prétendent trouver un christianisme fait de toutes pièces que Notre Divin Sauveur n'a fait que proclamer ; leurs mitrailleuses, ce sont mille et mille faits réels ou prétendus, rassemblés dans des livres tels que *the origin of species* ou *the descent of man* de Darwin, et présentés avec tous les charmes du langage, sous un jour favorable à leur thèse. De temps à autre, ils y mêleront la raillerie, c'est vrai, mais seulement par suite de l'habitude et sans en vouloir faire un argument.

En face de cette nouvelle tactique, l'apologétique chrétienne s'est trouvée un peu embarrassée en Italie comme en France, comme ailleurs. Retranchés derrière les forts imprenables de la Raison et de la Foi, les Théologiens ont laissé l'ennemi approcher leurs travaux de défense, creuser des mines et battre les murs. Est-ce que le simple bon sens ne ferait pas justice de ces sottises ? Est-ce que les balles et les boulets ne retourneraient pas d'eux-mêmes en arrière frapper les artilleurs infidèles ? De fait, grâce à Dieu, il en sera ainsi, il en est déjà ainsi, mais, pour obtenir ce résultat, il a fallu faire des sorties, il a fallu, au lieu de les nier comme quelques-uns l'avaient fait, prendre un à un les faits avancés par la science moderne, les vérifier et trouver dans chacun d'eux la confirmation de la vérité niée à cause d'eux par cette science. Grâce à l'étonnant pontife Léon XIII, des hommes se sont trouvés pour faire ce travail, et bientôt, espérons-le, armés jusqu'aux dents de toutes les connaissances scientifiques et littéraires dont leurs adversaires se vantent, et de plus, couverts d'une armure philosophique que leurs adversaires n'ont point, ils n'auront qu'à descendre dans l'arène pour faire reculer épouvantés les Goliath de la libre-pensée et de la libre action.

Il me serait agréable ici de faire une étude des auteurs catholiques qui se sont le plus appliqués à ces rudes mais salutaires travaux. Ils sont si bien connus du lecteur canadien, et quelques-uns volent si haut que je craindrais de devenir *un gros Jean en remontrant à son curé*, et de ne pas être à la hauteur de ces écrivains remarquables. Qu'il me suffise de saluer en passant le fameux Sanseverino ; hélas ! un jour, le choléra vint briser ses grands projets : jamais peut-être larmes plus sincères ne furent versées sur la tombe d'un professeur ; jamais aussi professeur n'en fut plus digne par l'aménité de son caractère et par sa modestie de vrai savant. Ses écrits nous restent tels qu'il les compila lui-même dans ses veilles laborieuses, ou tels que son disciple et ami Signoriello les a refaits d'après ses notes, et, je crois pouvoir dire, qu'ils resteront toujours comme des monuments d'érudition et de science. Au reste, Sanseverino a fait école et après lui, Prisco et plusieurs autres ont continué de battre en brèche à Naples tous ces philosophes d'aventure que nous avons signalés. La *Scienza e la Fede* a fait sous leur direction une brillante croisade : honneur à eux !

Le vétéran des combats scholastiques, l'éminent P. Liberatore, à lui seul, vaut une armée. Outre sa philosophie, il a publié deux œuvres remarquables entre toutes : *Del composto umano* et *Della conoscenza intellettuale*. Nous l'avons dit, l'homme est dans la philosophie ce qu'il est dans la nature : un résumé, un petit monde. C'est la raison par laquelle le grand thomiste a voulu avant tout faire la lumière sur ce sujet qu'avaient obscurci trois siècles d'erreurs. Quelle a été la science déployée par lui, quel a été le succès obtenu, tous ceux-là le savent qui ont suivi pas à pas la lutte livrée soit à l'ontologisme, soit au matérialisme et mieux encore ceux-là qui y ont pris quelque part. La Compagnie de Jésus a donné un autre homme qui déjà s'est acquis une grande réputation, le R. P. Cornoldi, et, nous en sommes sûrs, cette *magna mater virum* se vengera de l'Italie en coopérant à son salut par les talents de beaucoup d'autres de ses enfants distingués. *La Civiltà Cattolica* nous en est garant.

Je ne nommerai point tous les philosophes catholiques de l'Italie : la liste en serait trop longue. Mais il en est un encore dont le nom ne peut à aucun titre être passé sous silence. Français de naissance, romain d'éducation, il unit dans ses ouvrages la clarté à la profondeur des vues, et il s'est mis, par ces deux qualités, au

premier rang des philosophes modernes. Nul comme lui ne sait conduire par degrés au point précis d'un problème philosophique ; nul plus que lui ne presse un adversaire jusque dans ses derniers retranchements. Jamais sa logique n'est en défaut ; jamais son langage ne se départ de la rigueur scientifique, et cependant, quand vous lisez ses livres, vous sentez comme une note du cœur qui palpète au fond de l'argument le plus précis, et vous êtes tout aussitôt persuadés que convaincus. Pour moi, je l'avouerai, si Sanseverino m'étonne par sa science de Bénédictin, si le P. Liberatore me plaît par sa clarté, le cardinal Zigliara me séduit par toutes ces qualités réunies et par l'onction monastique, cette espèce de saveur du moyen âge dont tous ses livres sont imprégnés.

J'aurais dû, pour être complet, entrer dans de plus grands détails sur nos auteurs catholiques, sur celui en particulier que le Souverain Pontife appelait dernièrement *la lumière du Sacré Collège* ; j'ai craint d'être à charge aux lecteurs de *L'Opinion Publique* en les arrêtant trop longtemps sur le terrain de la philosophie. D'ailleurs, le titre général de ces articles n'est-il pas la Révolution en Italie ?

A bientôt donc sur d'autres sujets.

GIULIO.

QUATRE ANNÉES DANS LE MONDE

(Suite)

28 décembre.

MA CHÈRE AMÉLIE,

Enfin j'étouffe les raisonnements spécieux d'une paresse que je caresse depuis trop longtemps, au détriment de mes sentiments, et, forte de cette confiance qui s'appuie sur la maxime suivante : "il lui a été beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé," j'accours t'offrir les prémices de ma résurrection épistolaire.

Je dis : ma résurrection, car, à ton exemple, plusieurs correspondantes également négligées attendent de ma part des apologies méritées. Mais quels que soient les titres de ces amies à mes excuses, et de leur degré de mécontentement, force leur est aujourd'hui d'abaisser leurs prétentions devant des droits plus anciens que les leurs. C'est te dire, Amélie, le rang que tu occupes sur la liste de mes lectrices et la place non moins élevée qui t'est assignée dans un cœur qui t'aime, quoiqu'il ne te le dise pas toujours.

Au reste, pendant trois longs mois, aucun rayon n'est venu illuminer le sombre cadre de mon village. Tombant lourdement dans sa froide monotonie, ici le temps est toujours marqué par des occupations qui ne varient pas, et n'offre par conséquent à l'analyse qu'une suite de petits événements complètement dénués d'intérêt.

J'en excepte pourtant un promenade à Ottawa et la soirée qui a marqué mon séjour à l'ancienne Bytown. J'admire, depuis une semaine, les beautés de la capitale qui, si elle ne peut soutenir de comparaison avec l'antique Québec pour la majesté du site, présente du moins à l'œil du touriste certains aspects nouveaux dans leur gracieuse variété, quand je reçus une invitation de madame Ducand, une ancienne amie de maman.

Un refus poli, mais formel, fut d'abord toute ma réponse. Comment, en effet, me résoudre à passer sans transition de la tranquillité la plus parfaite au tumulte bruyant d'une soirée où l'étiquette devait régner en souveraine ! Comment affronter la mer du grand monde, moi qui, jusque-là, n'avais connu que le doux murmure de ma paisible rivière ! Mais aucune de mes raisons ne fut acceptée.

— Il n'y aura chez moi qu'une vingtaine d'invités, me dit madame Ducand ; d'ailleurs, pour vaincre toutes les répugnances de votre excessive timidité, je dois ajouter qu'à la réunion d'aujourd'hui se joindra une cantatrice en renom.

Cette annonce fit cesser comme par enchantement toutes mes hésitations : les délices de la musique pouvant, selon moi, triompher de la sauvagerie la plus indomptable.

A l'instant donc, je songeai à mes préparatifs, et le soir du même jour, je faisais mon entrée dans le splendide et vaste salon de ma nouvelle connaissance. Le nombre restreint d'invités dont m'avait parlé madame Ducand s'était considérablement accru, hélas ! et, à mon grand effroi, je constatai chez elle la présence de cent personnes, au moins, les unes en grande tenue, et celles-là, c'étaient les plus au fait de certains artifices parfois en usage dans le grand monde, les autres, c'est-à-dire les plus naïves, en simple toilette de rue.

Ma parure convenable, quoique sans prétention, me permettait de tenir un juste milieu entre ces deux catégories de personnages. Cependant, le salon principal étant rempli, je cédai ma place à une dame âgée et dus m'installer dans l'un des quatre petits appartements faisant suite à la grande chambre de réception. Ce ne fut pas sans avoir entrevu les meubles somptueux, les mille et un riens coûteux figurant sur le marbre des corniches et l'ébène des étagères, les tableaux de grands maîtres qui semblaient s'animer à la vue de la brillante réunion, les glaces qui multipliaient tant de beautés, les

candélabres et les bougies étincelantes suspendus au plafond.

Un canapé où je pris place avec deux autres jeunes filles, deux fauteuils, puis, oh ! horreur, une table à cartes entourée de quatre ambitieux joueurs : voilà tout l'ameublement du salon microscopique où je me réfugiai. Ajoute à cette description peu pompeuse les quelques groupes s'estompant au loin au fond de l'appartement voisin, et tu auras une idée du large horizon que je dus contempler pendant quatre heures consécutives.

De temps en temps, à la vérité, un ou deux d'aimables, *très désireux*, paraît-il, de faire ma connaissance et celle de mes deux compagnes d'infortune, pénétraient dans notre solitude. Mais bientôt, ces messieurs s'enfuyaient, éperdus, en entendant parler, en plein carnaval, de *pêche* et *d'achigan*, par nos voisins, les fanatiques amateurs du whist. Je ne pouvais blâmer ces *gentlemen* de se soustraire à l'influence soporifique des cartes, quand moi-même j'avais toutes les peines du monde à résister, sans bâiller, à ce terrible narcotique. Encore moins pouvais-je me plaindre de la prudente fuite de ces cavaliers rapides : l'amabilité charmante de mes spirituelles voisines étant de nature à éloigner tous les regrets. Mais il m'était permis au moins de m'étonner quelque peu en voyant les fugitifs préférer bientôt une attitude par trop commode, dans la large embrasure des croisées, à un bout de conversation avec des invitées qui auraient mérité, ce semble, plus d'attentions de leur part.

Ceux qui avaient élu domicile dans les escaliers, où ils ronflaient dans une pose indiquant plus de paresse que de grâce, ne me parurent guère plus polis, et le coup d'œil qu'ils offraient manquait un peu de poésie, je te l'avoue.

Parmi ces endormis brillaient au premier rang trois ou quatre joveux que je connais très bien, qui, pendant leur villégiature dans nos endroits, trouvent nos crèmes délicieuses, nos chevaux très fringants, et qui ne dédaignent pas même les fleurs de notre parterre. A la vue de la gracieuse posture de ces derniers, je ne fus nullement surprise d'avoir été privée jusque-là de l'honneur de leurs saluts.

— On ne danse pas, voyez-vous, me dit en souriant malignement l'une de mes charmantes voisines ; c'est ce qui vous explique pourquoi ces élégants, qui n'aiment pas à s'assujétir aux exigences de la conversation et aux ennuis d'une partie de cartes, se réduisent à la silencieuse immobilité que vous admirez tant. Quant à l'impolitesse que vous pouvez à si juste titre leur reprocher à notre égard, rappelez-vous que, pour certaines natures, le sentiment des convenances ne sera consulté que lorsque leurs intérêts seront au jeu, et réjouissez-vous à l'idée de n'avoir pas pour *partners* ces aimables dormeurs.

— Je n'aurais jamais, repris-je, la prétention d'inscrire leurs noms sur mon carnet de bal, mais je suis fort heureuse que la danse soit bannie du programme de cette soirée. Cet amusement m'a toujours paru d'une insipidité révoltante. Qu'est ce, en effet, sinon une suite d'évolutions plus ou moins grotesques, plus ou moins ridicules, où, de nos jours, la grâce a cessé de jouer son antique rôle, où un pas automatique et raide a remplacé le pas cadencé d'autrefois. Je parle ici des quadrilles et des lancers. Quand aux danses vives, il n'en peut être question chez les familles respectables et vraiment catholiques, comme celles de madame Ducand, et l'on ne saurait trop condamner la coupable faiblesse des jeunes filles qui se laissent entraîner au charme dangereux de la valse et de la polka.

Nous en étions à ces réflexions, lorsqu'un jeune homme, au maintien grave et digne, à l'air à la fois intelligent et doux, vint se faire présenter à nous. Le nouveau venu n'était pas, lui, un oiseau de passage, et, pendant le reste de la soirée, il sut nous intéresser par le sérieux de sa conversation, la variété de ses connaissances et surtout par l'exquise délicatesse de ses sentiments. Les attentions ont toujours leur prix ; mais quand elles prennent le caractère de la spontanéité et du désintéressement, elles inspirent une double reconnaissance. Aussi, jamais, pour ma part, je ne pourrai oublier la bienveillance exquise qui, ce soir-là, fit préférer à M. Belœil les amusements d'une réunion nombreuse à la fatigue d'une causerie sans cesse troublée par les exclamations enthousiastes des imitateurs de Charles VI. Je me plairai souvent à rappeler, avec le souvenir des prévenances auxquelles je n'avais aucun titre, les inépuisables ressources intellectuelles, le remarquable talent de narration, et surtout le manque absolu de prétention de l'aimable causeur.

Mais bientôt un bruit inusité, partant du grand salon, interrompit notre dialogue, et dans le lointain je vis plusieurs messieurs se diriger vers mademoiselle Prémontier, en répétant : " Oh ! de grâce, faites-nous entendre l'une de vos jolies romances ; nous brûlons de vous applaudir ! " Et tous les invités de redoubler d'instances auprès de la cantatrice distinguée. On vit même, qui l'aurait cru ! le plus somnolent des rêveurs de l'escalier, s'arracher aux douceurs de sa retraite pour venir, d'un air empressé, offrir son bras à la jolie artiste.

Celle-ci se rendit au piano, malgré l'enrouement dont elle se plaignait. Mais à peine avait-elle préludé que



LE TOMBEAU DE MICHELET, AU CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE

la conversation de s'élever, comme auparavant, sur tous les tons. Celle qu'on eût écoutée avec un religieux silence dans une salle de théâtre, ne paraissait pas mériter d'être entendue gratis dans un salon. Elle devait y jouer, hélas ! le rôle de ces brillants oiseaux de luxe qu'on enferme dans une volière, qu'on exhibe avec orgueil aux regards des amateurs, mais dont les notes splendides sont couvertes sans scrupule par le bruit de la causerie. Et pourtant, que d'harmonie, de méthode et d'art dans la voix de mademoiselle Prémontier ! Quelle souplesse dans ses trilles multipliées ! Quelle expression partant !

J'étais dans le ravissement et m'efforçais, par la puissance d'une attention soutenue, de lutter contre le bruit assourdissant de la conversation. La mélodie que j'entendais me paraissait si douce, si plaintive ! Elle remuait si délicieusement les fibres de mon cœur ! C'était le cri d'une âme malade poussé par un compositeur de génie et rendu par une interprète pour qui l'art ne paraît pas avoir de secrets.

A peine les dernières modulations de l'artiste avaient-elles résonné, que les applaudissements les plus frénétiques couvrirent sa retraite.

—Vraiment, mademoiselle, fit un monsieur dont l'organe glapissant n'avait cessé de résonner pendant le morceau, vraiment, votre voix acquiert chaque jour plus d'ampleur et de sonorité. Vous chantez à ravir !

—Je ne regrette pas, reprit une dame qui, depuis le commencement de la mélodie jusqu'à la fin, n'avait cessé de minauder, je ne regrette pas les concerts, puisque, grâce à vous, j'ai retrouvé ici une partie des jouissances auxquelles une question d'économie m'a dernièrement forcée de renoncer.

Une jeune fille, dont la mère prônait la grande facilité d'exécution, fut ensuite priée de succéder à Mlle Prémontier. Mais la musicienne tant vantée, par l'imagination maternelle, jouait par *trop chrétiennement* : sa main gauche ignorant toujours ce que faisait sa droite. Ce qui ne l'empêcha pas, cependant, de s'incliner avec joie devant l'eau bénite de cour dont elle se vit inondée en regagnant son siège.

J'échangeai un malicieux sourire avec mon interlocuteur, et je m'apitoyais avec lui sur l'assurance superbe de ces banales écorcheuses d'oreilles qui ne craignent pas de mesurer leur médiocrité avec le talent d'artistes véritables lorsque sonna l'heure du dîner.

A cet appel, trois ou quatre jeunes gens descendirent quatre à quatre les degrés de leur cher escalier, et j'ai oui dire que leurs yeux, si hermétiquement fermés là-haut, s'ouvrirent démesurément grands devant les perdreaux appétissants, les salades, les gelées brillantes, les gigantesques pyramides de macarons, et surtout les rangées de bouteilles, à la mine avenante et respectable qui couvraient la table de rafraîchissements. On attaqua le tout, paraît-il, avec une vigueur admirable. C'est à table, du reste, que plusieurs personnes ont les meilleurs arguments. On prit aussi là plus d'esprit que l'exiguïté de la cervelle en pouvait contenir.

Mais je ne puis critiquer trop amèrement l'appétit et la soif de ces messieurs : certaines dames de ma connaissance pouvant soutenir une lutte glorieuse avec la voracité masculine. Ce soir-là, je fus témoin de plus d'un exploit de ce genre.

Il ne faudrait pas en conclure que les jeunes gens doivent s'appuyer sur ces faits isolés pour baser leur jugement sur le compte de plusieurs jeunes filles—que ces théories s'appliquent à la gourmandise ou à tout autre objet.

On en verra, par exemple—et il est bon de constater que ces critiques viennent souvent des faits et des insignifiants—on en verra, dis-je, qui parleront sans cesse de la coquetterie et de la légèreté du beau sexe. Ignorent-ils, ceux-là, qu'ils sont la cause indirecte de ce qu'ils se plaisent à blâmer chez les autres ? Plus d'une jeune fille peut leur répondre : "Je vous dois ma futilité, mon amour pour le plaisir. Si, au sortir du couvent, où j'ai puisé des leçons de sagesse, j'avais rencontré, au lieu d'étourdis qui vantent la fraîcheur d'un chapeau, la nuance d'une robe, des jeunes gens sérieux capables de m'initier à leurs études, à leurs nobles aspirations, peut-être mon esprit, si volage aujourd'hui, eût-il profité plus longtemps des austères principes que l'on m'avait inculqués."

D'ailleurs, chère Amélie, à qui certains damoiseaux adressent-ils de préférence leurs hommages ? Est-ce à la jeune fille que sa grande réserve, sa tranquillité d'esprit, leur fait qualifier de Sainte Nitouche, de glace du pôle nord, ou à celle qui paraît la plus frivole et la plus mondaine ?

Ils se plaisent encore, ces judicieux critiques, à blâmer le manque d'économie, l'extravagance féminine. Mais ils sont souvent les premiers à critiquer les détails d'une toilette simple et peu coûteuse.

La naïveté, l'ignorance qui se rencontrent chez quelques jeunes personnes, trouvent en eux des censeurs également sévères, et pourtant, il est certain, tu le sais, que parmi ceux-là même qui se piquent d'esprit, il s'en rencontre qui, dans une réunion, donneront invariablement la préférence aux ignorantes et aux sottises.

Voilà, chère amie, les réflexions que j'eus le loisir de faire pendant cette soirée, et voici celles que j'ai faites depuis : Si j'étais maîtresse de maison — mes salons,

fussent-ils vastes comme ceux de Versailles, mes revenus égaux à ceux de Crésus, mes escaliers larges comme ceux de Fontainebleau, je n'admettrais chez moi qu'un certain nombre de jeunes gens recrutés parmi les plus intelligents et les mieux élevés. Je ne sacrifierais jamais les règles les plus élémentaires de la politesse à la scrupuleuse observance de ces mille et un détails d'étiquette dont tout le monde se plaint, mais dont personne n'a le courage de s'affranchir. La musique et le chant, silencieusement écoutés, animeraient le charme de ces réunions, et, au sortir de mes soirées, personne ne serait tenté de les définir ainsi : corvée pour les jeunes gens, tourment pour les mères, partie d'ennui pour certaines jeunes filles.

Mais c'est peut-être là une de ces utopies plus acceptables en théorie que faciles à mettre en pratique.

Maintenant, chère Amélie, dis-moi, ne trouves-tu pas que je joue, dans ma correspondance, le rôle d'un Aristarque par trop sévère, et, sans trop t'en rendre compte, ne blâmes-tu pas parfois la rigueur de mes jugements ? Je suis ainsi faite, vois-tu ; la mansuétude n'a jamais été mon partage, mes convictions n'ont jamais été sacrifiées à la crainte du blâme, et quand je m'efforce d'adoucir mes critiques, je constate combien le poète avait raison de dire :

"Chassez le naturel, il revient au galop."

Je compte bien aussi qu'on aura plus d'indulgence pour moi que je n'en ai pour les autres. D'ailleurs, si je me trompe dans mes jugements, ce sera un grand argument en faveur de mon salut : l'hon. juge Bédard, d'aimable mémoire, se plaisait à dire qu'il était certain de recevoir, à sa mort, une sentence favorable. Il s'appuyait sur le syllogisme suivant :

On sera jugé comme on aura jugé les autres.
Or, j'ai toujours jugé les autres de travers,
Donc, je serai jugé de travers et je serai sauvé.

Mais c'était un juge, et je ne suis que
Ta pauvre amie,

MARGUERITE DESCHAMPS.

(A suivre)

LETTRÉ D'UN MISSIONNAIRE

(Suite et fin.)

LAC ABITIBI, 10 Juin 1882.

MON CHER M. JULIEN,

Nous fûmes si ravis de sa musique que d'un commun accord nous décidâmes de donner son nom à notre canal. Je fus chargé d'exécuter la sentence à la pointe de mon crayon. Voguant sur les ailes de notre *Apakandjikuc*, nous fûmes agréablement trompés de ne pas trouver la rivière aussi ennuyante que son nom voudrait le faire croire. Car, sur tout le parcours ce fut le même concert, et le soleil était des plus radieux. Une telle joie dans la nature était le présage de quelque événement extraordinaire. En effet, au sortir de la rivière, une brise de vent de sud (chose rare ce printemps) nous apportait avec sa chaude haleine un moyen rapide de traverser le Lac Long, qui, sur un espace de 30 milles, s'étend du sud au nord entre deux chaînes de rochers entrecoupés de longues savanes, sur une largeur variant de un à deux milles. La voile fut déployée et dans quelques heures nous avons franchi le lac, qui sans cela aurait fini par devenir, lui aussi, fort ennuyant. Il n'y a plus qu'un grand lac qui nous sépare de la hauteur des terres, c'est-à-dire de l'endroit où les eaux se divisent entre la vallée du St-Laurent et celle de la Baie d'Hudson. Je dis un lac, mais il faudrait dire une succession presque infinie de lacs de toutes grandeurs qui se tiennent depuis le Lac Supérieur jusqu'au Labrador et qui forment les inépuisables réservoirs qui alimentent les riches rivières de notre pays. Ici le bois franc a complètement disparu. La seule végétation qui ait droit de cité sont quelques épinettes rabougries et d'immenses massifs de tremble, ce qui donne au paysage un aspect maigre et austère. Les côtes sont basses et on croirait vraiment que nous sommes sur le point culminant de la machine ronde. De gros nuages foncés, pilés et entassés sur l'horizon et rasant le dessus des forêts, semblent annoncer qu'ici la terre est plus près du ciel. Il est trois heures de l'après-midi et pas un souffle ne fait rider la surface de l'onde, pas un bruit ne trouble cette vaste solitude que le clapotement de nos avirons. L'*Apakandjikuc* vole à tire d'aile vers une longue pointe bleue au-delà de laquelle nous avons hâte de découvrir un nouveau spectacle. Enfin nous y voilà, et jetons un cri d'admiration en nous trouvant soudain en face de trois pics gigantesques qui dominent au loin l'étendue du bois et des eaux. Ils se détachent en bleu foncé sur le ciel grisâtre et semblent avoir été posés là comme les colonnes d'Hercule pour marquer la limite de la hauteur des terres. C'est sur le sommet de l'une de ces montagnes que les jongleurs ont coutume d'aller conjurer le manitou. C'est là aussi que les apprentis devins et sorciers vont faire leur temps de noviciat, qui consiste à passer sept jours sans boire ni manger. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'il leur

faut passer tout ce temps juchés dans la tête d'un arbre. On me raconte que l'an dernier un de ces fervents anachorètes, après cinq jours d'abstinence totale, dégringola de *brancha in brancham*, et n'eut plus le courage de remonter ; s'exposant, par cet acte de lâcheté, à compromettre sa sainte vocation. C'est aussi sur cette célèbre montagne que s'est endormi dans les bras du manitou le fameux Teikabic, après avoir dévoré sa femme et sept de ses enfants.

Ce vieux jongleur est mort dans sa superstition l'autonne dernier, après avoir obstinément refusé les invitations du missionnaire à le faire chrétien.

Cette race de Bélial disparaît peu à peu ; du moins les vieilles jongleuses qui existent encore dans les tribus, ont soin de faire les conjurations en secret du missionnaire. Pendant que nous étions absorbés à considérer les pics mystérieux, les grondements du tonnerre commencent à se faire entendre, puis un vent impétueux accourt du sud-ouest en faisant craquer les arbres. Nous n'eûmes que le temps de nous jeter à terre et déjà le lac était en furie, tandis qu'une pluie battante nous inondait de part en part. Notre Brillante Etoile nous avait jeté justement dans un vieux campement de chasseurs, et pendant que se passait la tourmente nous pûmes déchiffrer sur le tronc d'un cèdre les caractères suivants : "*Nougoru mak'sa ningu nanzika'sa*. Aujourd'hui j'ai rencontré un ours." C'est la façon des sauvages d'écrire ainsi leur bonne ou leur mauvaise fortune dans leurs exploits contre les animaux. Pour en perpétuer le souvenir, ils élèvent des trophées avec les crânes des ours, des chevreuils, des castors et autres. Presqu'à chaque pointe sur la route on rencontre de ces dépouilles accrochées aux branches des arbres, comme pour dire au passant : "Regarde les témoins de ma valeur."—*Violenta non durans*. L'orage s'apaisa aussi vite qu'il était tombé sur nous. Nous pûmes alors remonter en canot et continuer notre marche vers une grande baie du lac au fond de laquelle se trouve le portage qui allait nous introduire sur le versant de la Baie d'Hudson. A mesure que nous avançons, nous remarquons que l'eau depuis longtemps fort sale devenait de plus en plus boueuse, à tel point que cette opacité empêchait la réflexion des arbres. Est-ce bien là, disais-je à mes compagnons, les sources limpides où s'alimentent nos belles rivières ? Nous ne tardâmes pas à trouver la cause de cette malpropreté qui, d'ailleurs, n'était qu'accidentelle. Un sale petit lac encaissé d'argile avait rompu ses digues emportant au loin la vase et le limon dont il infectait tout sur son passage. Nous nous hâtâmes de franchir ces bords marécageux et nous arrivâmes, à notre grande surprise, à l'embouchure d'un petit ruisseau aux eaux limpides et pures comme le cristal. Ce ruisseau n'a que 25 ou 30 pas de longueur ; il s'élanche du sein de la terre au pied d'un petit coteau. Cette charmante source est la plus élevée qui coule vers l'Ottawa, la dernière limite par conséquent des eaux du sud-est. C'est une tradition sacrée qu'un voyageur ne doit point passer à cette fontaine sans goûter à ses eaux, qu'il ait soif ou non. Nous fîmes plus que cela, en y établissant notre camp pour la nuit.

Le lendemain les oiseaux vinrent encore nous tirer de notre sommeil. Nous quittâmes à regret nos couches de sapin, pour franchir le portage fatal où nous disions adieu à la grande vallée du St-Laurent. Comme le Canadien errant je chargeai les eaux du petit cricque de porter mes souvenirs à mes amis d'Ottawa, et le sac sur le dos nous descendîmes la pente septentrionale. Un vent du nord glacé nous attendait sans doute pour nous annoncer que désormais nous allions avoir affaire à la caressante haleine de la mer polaire. Les premières eaux que nous rencontrâmes de ce côté sont plus limpides que celles de l'autre bord, mais elles sont terriblement gonflées et inondent toute une grande savane, et il faut marcher sur des ponts flottants au risque de tomber à chaque pas avec notre pesant bagage.

Enfin nous voilà lancés sur le grand lac, qui forme la source du fleuve Abitibi. C'est d'abord une baie entourée de marécages d'où nous sortons par un cricque tortueux dans le lac proprement dit. En passant près d'une pointe, les sauvages me font remarquer une "glissade de loutres" *Nikik otamikamik*. C'est ainsi qu'ils appellent de petites côtes de glaise où les loutres viennent s'amuser à prendre des glissades. Il paraît que ce sont ces folâtres amphibiens qui ont inventé l'usage des *tobogans*. Je n'entreprendrai pas de décrire notre route sur ce nouveau lac. Je n'y ai rien compris. On se croirait ici transporté dans les Mille Îles. Il faut être sauvage pour tracer une route à travers ce labyrinthe, où l'*Apakandjikuc* s'ébat pendant une quinzaine de milles. D'ici on aperçoit maintenant en arrière les trois pics du Manitou, qui de ce côté plus montagneux n'ont pas le même aspect de grandeur. Une fois traversé le lac Obataongacing (c'est-à-dire lac au Détroit sablonneux) nous entrons dans la rivière Abitibi proprement dite, par trois petits rapides peu considérables. En différents endroits les bords s'élargissent et forment des petits lacs, bordés de la plus pauvre végétation. Ici les bourgeons des arbres ne sont pas plus avancés qu'à Montréal à la fin d'avril. La bise est glacée, et nous grelottons dans le fond du canot. Nous marchons ainsi jusqu'au soir où le vent tombe et la tempé-

rature redevient plus douce. Vers les 6 heures nous entrons dans le plus beau lac que j'aie vu jusqu'ici. Ici la nature est pleine de majesté. Ce sont de hautes montagnes superposées où toutes les nuances du plus beau bleu se marient sur l'avant-plan avec le tendre feuillage des trembles qui, par une bizarrerie de la nature, sont plus avancés ici que sur les bords de la rivière. Je m'explique ce contraste à cause de l'inondation qui prive ces derniers de la chaleur du sol. Les îles, qui sont en grand nombre, affectent les formes les plus pittoresques. Il y en a de grandes, de moyennes et d'excessivement petites. Toutes sont composées de solides blocs de granit. Nous passons tout près de l'un de ces îlots qui n'est qu'un rocher plat et aride. Les sauvages l'appellent la "Roche à l'Iroquois" parce que c'est ici que les Iroquois venaient faire leur festin de guerre, c'est-à-dire massacrer et manger leurs prisonniers. En considérant de près ce théâtre d'antiques atrocités, je ne pus me défendre d'un frisson d'horreur. Il me sembla voir la roche encore tachée de sang et entendre les gémisses des pauvres victimes. Comme pour expier tant de barbares orgies, une pauvre famille de sauvages est venue l'année dernière mourir de faim sur ce même rocher.

Pauvres sauvages, que leurs âmes reposent en paix ! Détournons nos yeux de ce spectacle navrant et reportons-les sur le panorama qui s'ouvre devant nous. Le soleil sort du sombre voile de nuages qui l'obscurcissait jusqu'ici, et darde ses rayons sur le cristal du lac. Le ciel et l'onde semblent tout en feu. Les montagnes lointaines et les îles verdoyantes sont baignées dans un océan diaphane où chaque atome semble d'or et de rubis. Mon compagnon, malgré sa froideur habituelle, ne peut retenir un cri d'admiration. Nous voudrions prolonger ces instants délicieux, mais le canot nous emporte et nous entrons de nouveau dans la rivière Abitibi, cette fois pour n'en plus sortir qu'au Grand Lac, terme de notre voyage. Cependant nous devons camper encore une fois sur une mignonne petite île à la tête du dernier rapide que nous porterons demain matin. Le jour arrivé, nous nous préparons à partir lorsque nous vîmes venir à nous trois canots venant de la pêche. Ils étaient chargés d'énormes poissons. Après quelques renseignements échangés contre une poignée de thé, nous laissâmes notre feu aux nouveaux arrivants et descendons le fleuve qui ici est déjà plus large que l'Ottawa. Encore le vent du nord et un froid pénétrant ! Nous avons hâte de toucher au terme de notre voyage. Enfin nous débouchons vers les 10 h. du matin dans le lac Abitibi. La houle était affreuse, et l'eau entrainait dans notre canot, malgré l'habileté de la Brillante Etoile et la prudence de Jean Langevin. Soudain le pavillon du Fort hissé dans les airs nous annonça qu'on avait reconnu l'approche des missionnaires. Une foule compacte se presse au rivage et se range en deux haies pour nous souhaiter la bienvenue. Il faut que tous nous touchent la main. Après la cérémonie de réception nous sommes conduits par M. Henderson à la maison du Fort, où ce gentleman nous fait les honneurs de son logis avec la plus exquise politesse.

On est tout surpris de trouver tant de confort sur une terre aussi désolée. Sans y avoir de luxe, il règne dans l'ensemble des édifices, un ordre et une propreté admirables. Beaucoup de ces perfectionnements sont dus à l'esprit ingénieux et actif de M. Henderson, qui transforme non seulement les édifices, mais beaucoup de portages autrefois inabordable. Voilà ce que j'appelle un bienfaiteur de l'humanité. Vous vous attendez sans doute à ce que je vous donne une description du Grand Lac Abitibi, mais je crois vous avoir assez ennuyé pour clore ici le récit de mon voyage. Je réserve ces notices pour accompagner les croquis, que je me propose de vous faire parvenir par la plus prochaine occasion. Je ne crois pas que cela puisse être avant le mois de juillet.

À l'heure où je termine ces lignes, le temps est complètement changé. Le vent tire à l'ouest et diminue sensiblement, l'air redevient tiède et l'on peut jouir de la première belle journée qu'il nous soit donnée de voir ici.

Sans vous dire adieu, je me souscris votre tout dévoué, etc.,

C. A. M. PARADIS, Ptre., O.M.I.,
Missionnaire.

Un juge remettait une cause à huitaine. L'avocat insistait pour qu'elle fût entendue immédiatement.

—De quoi s'agit-il ? dit le juge.

—De six pièces de vin.

—Oh ! alors plaidez ; c'est facile à "vider."

Joséphine se présente en qualité de femme de chambre chez Mme de X...

—Alors, ma fille, vous savez coudre, coiffer, repasser aussi, n'est-ce pas ?

—Oui, madame, et même au besoin je pourrais faire la cuisine.

—Eh bien, vous me convenez ; vous entrerez chez moi à la fin du mois. Un mot encore : êtes-vous vive ?

—Si je suis vive ! J'ai quitté ma dernière place pour avoir donné un soufflet à ma maîtresse !

CROQUEMITAINE, CROQUEMITON

À MADAME X...

I

C'était au temps passé, la date en est lointaine.

Un certain personnage à allure incertaine,

Bossu, mal bâti, contrefait,

Accusé de plus d'un méfait :

Avait en un lieu sombre, à l'abord difficile

Emporté sa défroque, élu son domicile.—

Il avait longues dents, le front bas, nez crochu :

Un menton tout osseux, un des deux pieds fourchu.

Sa barbe et sa perruque en tout temps mal peignées

Toujours servaient d'asile aux toiles d'araignées.

Il avait un œil gris, et l'autre œil était vert,

Et quand l'un se fermait l'autre restait ouvert.

Il était pâle et blême, il était triste et sombre,

Longue était son échine et large était son ombre.

Il circulait sans redingote,

Ayant au dos sa grande hotte :

Dedans sa hotte il empilait,

Ceci, cela, ce qu'il voulait :

Fille criant, garçon qui braille,

Petits bébés, tendre marmaille ;

Il emportait le tout au loin,

Et puis tout seul et sans témoin,

La chose était dit-on certaine,

Il les croquait... Croquemitaine !

II

Il les croquait ainsi que l'on croque une pomme

Et restait silencieux :

Le destin, paraît-il, avait fait de cet homme

Un ogre mystérieux.—

J'ai dit qu'en un lieu sombre il avait domicile.

Il y passait la nuit.—

Un soir qu'il se glissait pour gagner son asile

Il entendit du bruit :

Il regarde... et tout près, se dessine et se lève

Puis monte lentement

En sortant d'un rocher, comme l'ombre d'un rêve

Un grand nuage blanc !...

L'ogre écoute... il entend... "ton aspect est plus sombre,

Que les froides vapeurs

Qui vont rasant la terre et s'allongeant dans l'ombre,

Et tu glaces les cœurs !"

Aussitôt fendait l'air et traversant la brume

On vit comme un éclair ;

Et puis il ne resta qu'une odeur de bitume

Et de soufre dans l'air.—

Au loin l'astre des nuits illuminait la plaine

Et des monts les sommets ;

Et l'écho répéta, va-t-en Croquemitaine

Disparais à jamais—

.....

A l'enfant en bas âge

Depuis ce temps dit-on

On chante : soyez sage

Sinon... Croquemiton.

III

Pourquoi des légendes si sombres ?

Voyez des bébés les doux yeux ;

Pourquoi ? C'est que parfois les ombres

Font mieux valoir clartés des cieus.

Si vous pensiez que c'est étrange,

Et que trop noir fut mon pinceau :

Regardez vers le petit ange

Qui vous sourit de son berceau

Il tend les bras à votre adresse ;

Il est pour vous le doux trésor :

Dans son sourire est la caresse,

Dans son regard le rayon d'or,

Il marmotte et semble vous dire,

D'un petit air confidentiel,

—Gardez-vous de le contredire—

"Maman, pour toi je viens du ciel."

Il vous dira mille autre choses,

Ils sont savants ces chérubins ;

Petites lèvres demi closes

Ont des parlers qui sont divins !

CH. PEROTTE-DESLANDES.

NOS GRAVURES

Le tombeau de Michelet

Le 13 de ce mois a eu lieu, au Père-Lachaise, l'érection du monument funèbre de Michelet. Le conseil municipal de Paris a assisté à cette cérémonie.

Le célèbre historien, est mort à Hyères, en 1874.

Le tombeau artistique consacré à sa mémoire est l'œuvre de M. Mercié.

L'illustre mort est représenté couché et dormant de son dernier sommeil. Une expression de calme inéluctable est répandue sur ses traits pleins de noblesse et de sérénité.

La main droite tient encore la plume infatigable et puissante qui a retracé, dans un style entraînant et plein de relief, les gloires, les souvenirs héroïques, tout ce qui fait, en un mot, l'honneur de la France.

Près du corps inanimé s'élève une imposante figure personnifiant le génie inspirateur de Michelet.

C'est une femme drapée dans de longs voiles, laissant deviner une forme pleine d'une grâce vigoureuse, et paraissant s'élançer vers le ciel dans un essor puissant.

Sur la pierre du lit funéraire sur lequel repose le grand écrivain, on lit cette phrase, extraite de son testament :

"Que Dieu reçoive mon âme reconnaissante !"

L'œuvre de M. Mercié est simple et grande, et le sculpteur de talent a su rendre hommage, comme il convenait, à la grande mémoire que son œuvre aidera à perpétuer.

Le nid du Lorient

Le loriot est un oiseau de passage. Il vient en Europe au printemps et la quitte en automne pour des climats plus chauds. Le loriot est de la taille du merle et son plumage, jaune et noir, est très beau ; son ramage se rapporte très bien à son plumage. Il se compose de trois phrases courtes, sonores et harmonieuses. Il se nourrit de fruits sauvages et est très friand de cerises. D'un naturel défiant, il se laisse difficilement approcher. Il construit son nid d'une façon très curieuse. Il le place à la fourche des hautes branches, dans les parties les plus sauvages du bois où il a fixé son domicile. Extérieurement, ce nid est fait de fils de laine, de brins de lacets, de filaments de chanvre ramassés un peu partout. À l'intérieur, des herbes fines et des toiles d'araignées en font un matelas on ne peut plus douillet. C'est la femelle qui se charge exclusivement de la confection du nid, de même que c'est elle seule qui couve les œufs. Les petits éclos, dit Buffon, non seulement elle leur continue ses soins affectueux pendant longtemps, mais elle les défend contre leurs ennemis et même contre l'homme avec plus d'intrépidité qu'on n'en attendrait d'un si petit oiseau.

On prend le loriot à toute espèce de pièges pour en faire l'ornement des collections.

En Égypte

L'intérêt qui s'attache à la question d'Égypte nous porte à développer nous-même tout ce qui a rapport à ce pays. Nous donnons aujourd'hui l'arrivée de Derwich Pacha au Caire.

Nous joignons à ce sujet une épisode des troubles d'Alexandrie, qu'un correspondant, M. Frager, de passage dans cette ville, a pu dessiner à la hâte.

Voici le passage de sa lettre qui y a trait :

"C'est le soir même du massacre et des troubles— les officiers de l'escadre et des autres navires sur rade, réfugiés au consulat de France pendant l'émeute, ont requis du gouverneur une troupe de soldats pour les escorter et les protéger jusqu'aux embarcations qui les attendaient au quai de la Marine. Pendant le trajet, ils sont tout juste protégés par les soldats, qui sont poussés et serrés par les Arabes armés de bâtons, montrant le poing et faisant des gestes menaçants contre les Européens qu'ils ne peuvent atteindre. Les soldats sont obligés de se faire place à coups de crosse de fusil. Malgré cela, un officier de la marine anglaise et des Européens sont assommés dans les coins à coups de bâton."

C'est cette scène que nous reproduisons. Elle a lieu dans la rue de la Marine.

Nous avons joint à ces gravures la vue des flottes européennes dans la rade d'Alexandrie, où se trouvaient, au moment du passage du même correspondant, le *La Galissonnière*, cuirassé français ; le *Forbin*, corvette française ; l'*Aspic*, aviso français ; l'*Invincible*, cuirassé anglais ; le *Bittern*, navire anglais ; la frégate égyptienne *Méhémet-Ali*, le yacht du Khédive *Makaroussa*, le cuirassé grec le *Roi-Georges*, la frégate grecque *Hollas* ; enfin les transports égyptiens *Masr* et *Garbich* et les bateaux marchands.

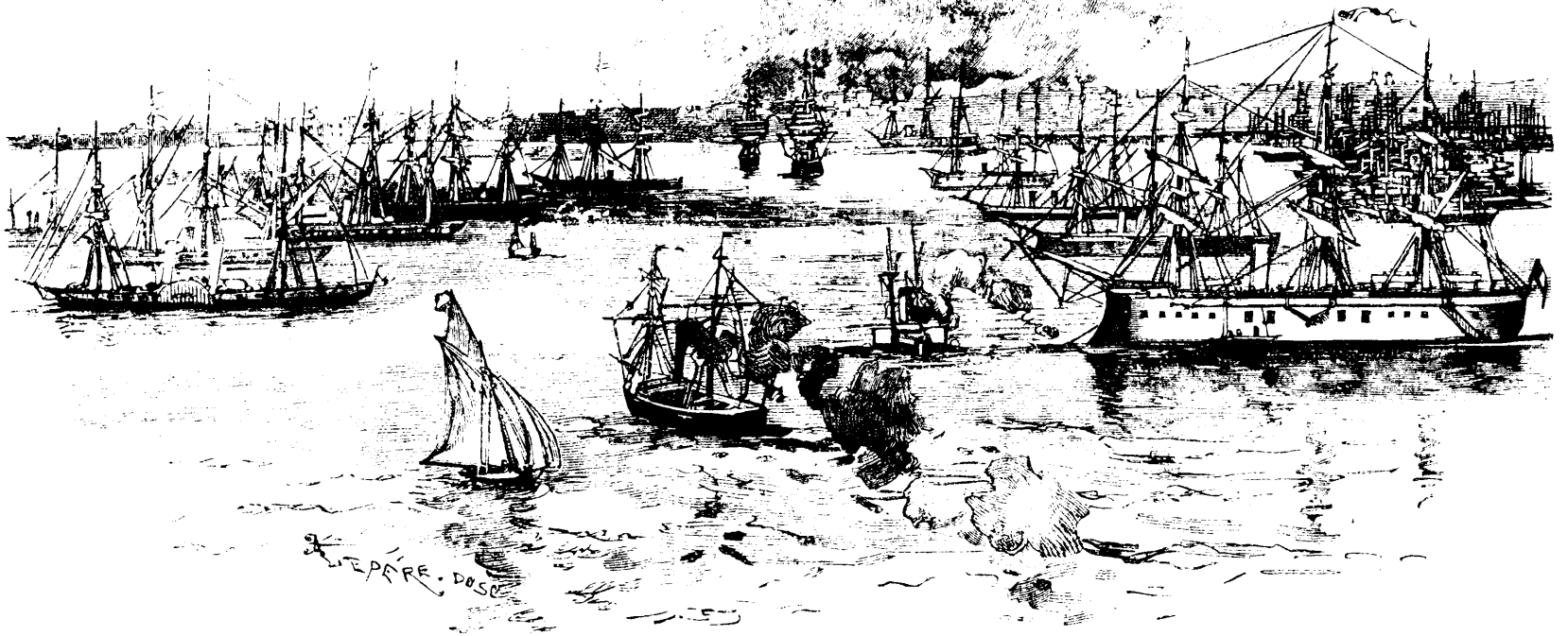
Au cours de philosophie :

Le professeur.—De la discussion naît la lumière.

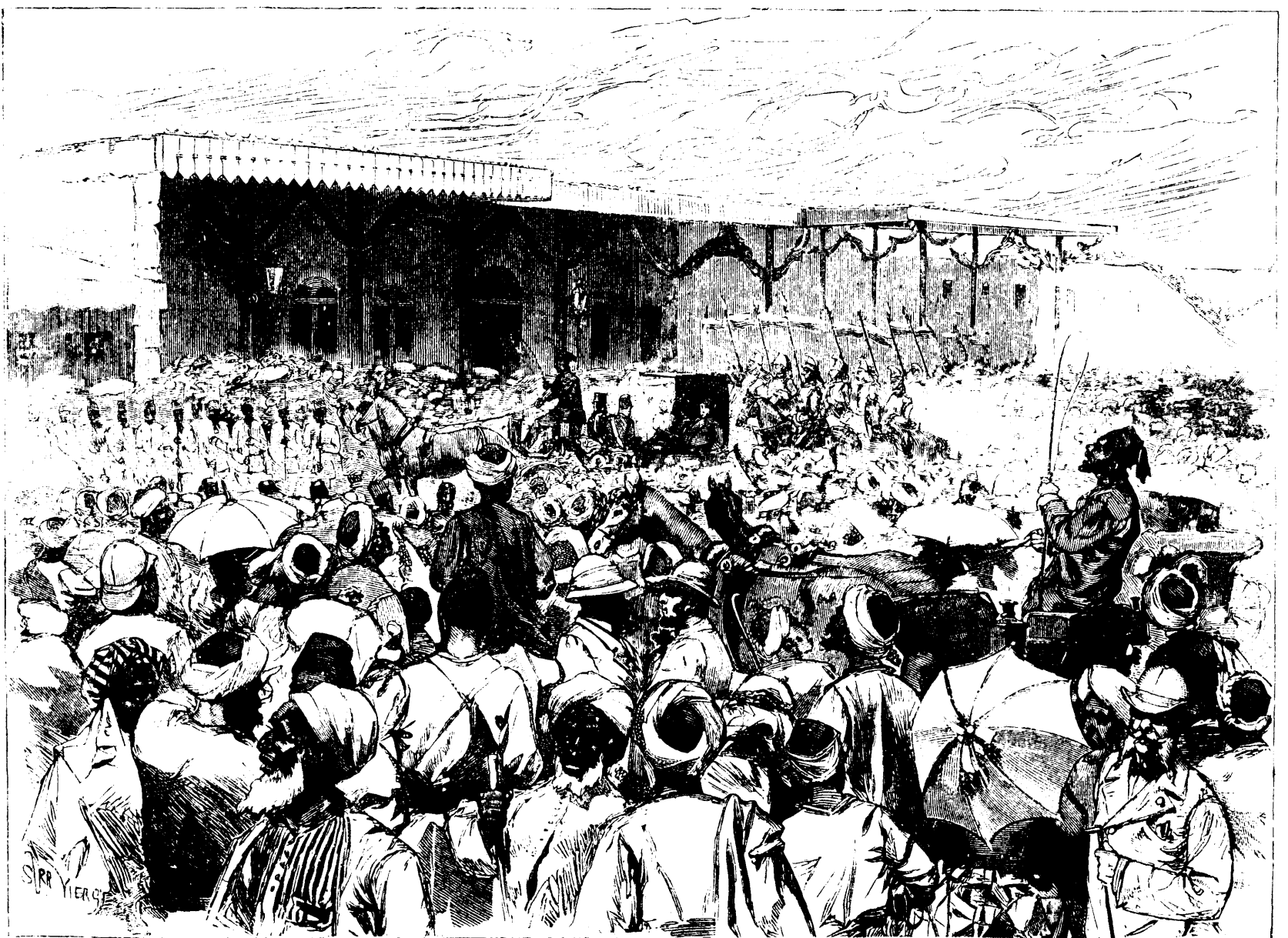
Un élève.—Pardou, je proteste ; la bible nous explique très clairement que le Créateur était seul quand il fit la lumière, il n'a donc pu discuter.

\$200 de récompense.— Cette récompense sera

payée à quiconque donnera des informations pour la découverte et la conviction des personnes vendant des Amers de Houblon falsifiés, contrefaits ou imités, ou toutes autres préparations avec le mot de *Houblon*, en vue de frauder le public. Les véritables *Amers de Houblon* ont une gerbe de houblon vert imprimée sur le blanc de l'étiquette, et sont les seuls purs et le meilleur remède contre les maladies du foie, des rognons et du système nerveux. Méfiez-vous de toutes les autres préparations annoncées dans les journaux comme étant les "Amers de Houblon." Quiconque débitant aucune contrefaçon sera poursuivi.—Compagnie manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y.



EGYPTE—LA FLOTTE EUROPÉENNE DEVANT ALEXANDRIE



EGYPTE—ARRIVÉE AU CAIRE DE DERVICH-PACHA



EGYPTE—L'ÉMEUTE D'ALEXANDRIE—OFFICIERS DE MARINE PROTÉGÉS PAR LES SOLDATS ÉGYPTIENS POUR REGAGNER LE PORT

POUR LE TOAST A " LA FRANCE "

Quand des antiques jougs l'humanité se lasse ;
Quand il est, quelque part, des larmes à tarir,
Qui donc à l'horizon voyez-vous accourir ?
A genoux, opprimés ! c'est la France qui passe !

Sans espoir et sans Dieu, l'enfant de la forêt
Traîne-t-il sa misère à l'autre bout du monde,
Qui donc va lui verser la lumière féconde ?
Nations, saluez ! car la France apparaît !

De l'immense avenir resplendissante aurore !
Pour vous joindre en faisceau, peuples de l'univers,
Faut-il percer les monts ou rapprocher les mers,
Paladin du progrès, la France arrive encore !

Faut-il protéger l'humble, écraser Attila,
Faut-il humilier l'orgueilleux qui s'élève,
Vaincre et civiliser par le livre ou le glaive,
Vaillant soldat du droit, la France est toujours là !

La France est toujours là ! Même au jour des naufrages,
Comme un phare sublime aux rayons éclatants,
Elle se dresse au bord des abîmes du temps,
De son flambeau superbe éblouissant les âges.

La France est toujours là ! Semeur des jours nouveaux,
Elle va prodiguant la divine semence,
Laisant par derrière elle une traînée immense
D'exemples immortels et d'immortels travaux.

Nobles rives du Rhône, et vous, bords de la Loire,
Tolbiac, Marignan, Cérisolles, Rocroy,
Denain, Ivry, Coutras, Bouvines, Fontenoy,
Dites-nous si le monde a connu plus de gloire !

Et vous, ô Friedland, Ulm, Austerlitz, Eylau,
Lodi, Wagram, orgueil du drapeau tricolore,
Vous qui, malgré Sedan, éblouissez encore,
Dites-nous si l'histoire offre un plus fier tableau !

La France ! elle éclipsa tous les héros d'Homère.
Héritière d'Athènes et du grand nom romain,
C'est le cerveau par où pense le genre humain...
Et puis, pardessus tout, Français... c'est notre mère !

LOUIS FRÉCHETTE.

Montréal, 14 juillet 1882.

LES

GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

M^{me} CLAIRE DE CHANDENEUX.

PREMIÈRE PARTIE

VIII

(Suite.)

Il se contint, jugeant, avec son expérience consommée, que l'heure n'était pas propice pour jeter un nouvel élément de trouble dans la vie de la jeune femme.

M. de Pernissan se contenta de faire entendre à Thérèse que tous ceux qui l'admiraient avaient la réserve de ne pas la peindre, et que, le pourraient-ils, ils s'en garderaient par respect.

C'était peut-être habile, et pourtant cela touchait un point délicat, que toute son adresse ne soupçonnait pas.

Instinctivement il déplaisait à Thérèse d'avoir à blâmer, même dans le secret de sa pensée, ce qu'elle regardait comme la seule manifestation possible, il fallait bien le reconnaître, d'un souvenir religieusement gardé.

Elle en voulut donc à M. de Pernissan tout autant de ses allusions voilées que de l'attitude béate d'Indou devant son fétiche qu'il prit à son égard.

Plus elle y lisait la condamnation indirecte d'une admiration moins réservée, plus cette admiration bizarre lui devenait chère.

M. de Pernissan n'avait pas prévu ce résultat.

Il n'en prévoyait pas davantage un autre non moins dangereux.

Quelle rompu qu'il fût aux galantes hostilités de salon, la droiture absolue de Thérèse, son absence de toute coquetterie lui parurent si rares, si invraisemblables, qu'il s'enamoura comme un écolier de celle qui lui révélait cette merveille.

Il avait subi le charme de la beauté de madame de Thièblemont ; il se courba sous sa grâce, se fondit en suavités, se multiplia en soins délicats.

Il se fit tour à tour tendre, soumis, exalté, et lorsqu'il crut impossible qu'on pût résister à de si persistantes manifestations, il se heurta à la stupéfaction de Thérèse.

Elle comprenait mal.

Qu'on pût l'aimer, elle n'était pas si peu femme, malgré son innocence, qu'elle ne sût l'admettre. Mais que ce fût le mari de son amie, le très fidèle serviteur d'une autre femme de sa société, qui s'autorisait de leurs rapports affectueux pour lui parler de son amour, cela dépassait toutes les bornes du possible.

— J'ai mal entendu, se disait-elle avec un haussement d'épaules.

Une après-midi de juin, l'atmosphère était remplie d'orage ; Thérèse attendait Sidonie, près de la fenêtre entr'ouverte sur les jardins. Des bouffées chaudes montaient et mouraient entre les grands murs sombres du salon.

Thérèse n'éprouvait nul besoin de faire des confidences. Peut-être même n'en aurait-elle eu aucune à faire. Pourtant, Sidonie lui manquait. Deux ou trois fois elle consulta l'heure avec dépit.

M. de Pernissan entra.

— Seul ? dit-elle, en voyant la porte se refermer derrière lui.

— Seul ! Je suis on ne peut plus désolé de vous arracher une exclamation aussi peu flatteuse.

— C'est que ce dédoublement me prive de voir votre femme.

— Pas du tout, madame ; que votre amitié se rassure : madame de Pernissan me rejoindra tout à l'heure. Quelques emplettes l'ont retenue.

Si Thérèse regrettait l'absence de Sidonie, il ne paraissait pas en être de même pour M. de Pernissan. L'aimable tête-à-tête que le hasard lui offrait inopinément le grisa comme un vin généreux pris par surprise.

Toutes ses prudentes résolutions de réserve et d'atermoïements s'envolèrent au premier regard qu'il reçut en plein cœur dans ce salon sombre, clos et parfumé.

A peine lui resta-t-il la présence d'esprit nécessaire pour faire dériver, sans ridicule, la conversation commencée des banalités d'usage à une teinte de sentimentalité poétique.

Distraite, madame de Thièblemont répondait un peu au hasard par des monosyllabes complaisants.

Le bel Horace ne saisit pas ce qu'il y avait d'indifférence et presque d'ennui dans cette façon de répondre. Ne fallait-il pas, au contraire, y voir un symptôme d'embaras ?

Encouragé par cette illusion, il s'enhardit tout à coup jusqu'à laisser entendre à la jeune femme que sa vie décolorée, liée sans espoir, sans amour, à celle d'une femme plus âgée que lui de dix ans, venait enfin de s'illuminer d'un reflet de bonheur, puisqu'il l'approchait, elle l'attrayante et l'aimée, et qu'il la voyait lui sourire.

Ce joli pathos avait d'abord fait ouvrir à Thérèse des yeux énormes. Le mot dur concernant sa chère Sidonie la froissa. L'allusion au sourire banal, qu'on osait prendre pour un tendre sourire, la fit bondir.

Elle était à l'âge où les indignations sont implacables. — Monsieur, dit-elle d'un ton glacé, j'ai si peu l'expérience encore des impertinences du genre de celle que vous vous permettez, que je ne sais pas bien comment, dans le monde, il est convenu de les punir. Faut-il en rire assez haut pour attirer M. de Thièblemont ? ... Faut-il se contenter de vous rappeler que votre voiture est à la porte ?

L'ébahissement du bel Horace ne se peut exprimer à cette dure mise en demeure. Quoi ! c'était ainsi qu'on accueillait cette chose flatteuse et charmante : l'amour d'un homme distingué ?

D'où sortait donc cette jolie personne, dédaigneuse et irritée ? Ne savait-elle pas que, dans certaine société, capricieuse et frivole, on voulait bien, en ces sortes de choses, comprendre ou ne pas comprendre, voilà tout ; mais que l'on ne se fâchait jamais ?

Se fâcher ! ... Quelle maladresse ! ... Si par hasard on était tenté de se raviser le lendemain !

Et puis il faudrait bientôt fermer son salon si l'on prétendait recevoir avec cette verdeur tous les soupireux qui viennent, à tour de rôle, saluer l'idole entre cinq heures et minuit.

M. de Pernissan n'avait encore rien rencontré de semblable à l'irritation juvénile de Thérèse. Il était presque tenté de la plaindre encore si fort soumise aux préjugés de couvent, et de montrer ainsi toute l'insuffisance de son éducation mondaine.

Il fallait faire bonne contenance cependant.

— Madame, dit-il d'un air triste, vous me voyez désespéré de votre promptitude à trancher les questions les plus délicates dans le sens d'un rigorisme inexorable.

Était-ce une rentrée ? Ce *scenario* d'opéra-comique permettait de le supposer. Thérèse se leva sans répondre.

Son silence parut en ce moment plus redoutable que sa véhémence sortie à M. de Pernissan.

Il essaya de prononcer quelques mots, mais sa langue se sécha sous le feu sombre du regard qui l'interrompit.

Madame de Thièblemont, toujours debout, restait un doigt tendu vers la pendule. Machinalement, il tourna les yeux dans cette direction.

— Six heures et demie, dit-elle d'une voix sèche. Vous voyez, monsieur, que Sidonie ne viendra plus.

Il essaya de se faire humble et doux, pour ne pas perdre à jamais la situation.

— Est-ce donc un congé, madame ? balbutia-t-il.

— Est-ce ainsi qu'on exprime dans votre langue le désir de demeurer seule ? demanda-t-elle à son tour avec une intonation de voix qui ne laissait aucune illusion possible au malheureux fourvoyé.

Elle se rassit avec un geste de lassitude.

Il chercha son chapeau que, dans son trouble, il n'apercevait pas sur le guéridon de marbre où il l'avait déposé.

Il laissa tomber sa canne, ce qui lui procura la désagréable nécessité de plonger entre deux pouffs pour la relever.

Un peu de regret et beaucoup de dépit faisaient trembler sa main, si bien qu'après un salut désespéré, il tâtonnait pour ouvrir la porte quand elle donna passage à Sidonie, que suivait madame Albine.

Madame de Pernissan ne parut en rien remarquer le trouble de son mari. Elle s'avança, sautillante, vêtue de couleurs claires, serrant la main de Thérèse avec de grandes démonstrations d'amitié.

Madame Albine embrassa d'un coup d'œil la scène, l'attitude et les personnages du petit drame qui venait de se jouer. Si la tenue grave de madame de Thièblemont disait très haut sa loyauté, celle du bel Horace, assez semblable à l'effarement d'un homme qui s'éveille en plein guépier, était d'une éloquence foudroyante.

La créole s'assit lentement, sourit, causa, déploya même une certaine amabilité que Sidonie appelait " l'esprit des grands jours."

Chaque fois que son beau regard de velours effleurait au passage le regard ahuri de M. de Pernissan, il se sentait devenir pâle... pâle.

Sidonie abrégée ce supplice en bornant sa visite à un quart d'heure de compliments et de mignardises.

— A demain, dit-elle à Thérèse, en quittant la dernière le salon.

— Oui, à demain, ajouta madame Albine, en mettant dans cette promesse amicale un petit sous-entendu menaçant, perceptible pour ceux qui connaissaient bien sa voix nonchalante.

M. de Pernissan en tressaillit.

Le lendemain, madame Albine, qui dormait mal depuis quelques nuits, se réveilla dans les plus actives dispositions du monde.

A dix heures du matin, elle avait déjà commandé une toilette neuve et écrit un billet parfumé.

La toilette était destinée à la prochaine soirée de madame de Sandry. Le billet portait cette suscription au moins étonnante :

Monsieur Camille Landey, rue Blanche, 45.

IX

Au moment où le salon de 186. mit en relief le nom du peintre Camille Landey, ses travaux sérieux, mais sans éclat, l'avaient maintenu dans une obscurité relative.

On estimait son talent comme celui d'un artiste consciencieux, qui n'avait pas eu l'occasion de se révéler encore et ne pouvait manquer de faire, tôt ou tard, sa trouée à force d'énergie.

Les portraits de douairières qu'il avait spirituellement esquissés, les peintures religieuses qu'il avait traitées largement, lui avaient procuré, à défaut de gloire, des relations distinguées et le pain du jour.

Camille Landey avait dans l'esprit assez de réalisme pour savoir que ce sont là deux choses à ne pas dédaigner.

Son *Espérance* le mit en lumière. Cette œuvre de jeunesse et d'inspiration surprit les uns, charma les autres, irrita les partisans de la vieille école et fit battre des mains à toute la nouvelle génération artistique.

Donner des traits modernes, une forme vivante à cette chose divine, idéale entre toutes, l'*Espérance*, quel blasphème !

Rendre palpante et passionnée cette belle image des plus douces joies de notre vie, l'*Espérance*, quelle audace heureuse ! Et le succès naquit sous ce double courant.

Les femmes qui avaient confié—un peu en hésitant—leur portrait au jeune peintre s'en glorifiaient aussitôt, en insinuant qu'elles l'avaient deviné les premières.

Les gens graves qui lui avaient donné des toiles à restaurer—travail où il excellait—les exposèrent avec orgueil.

Il n'y eut pas jusqu'à la *Prière*, des Dames de la Compassion, qui ne reçut la visite des plus enthousiastes.

Le bonheur visitait enfin Camille Landey. Le jeune artiste le reçut en homme qui sait faire galamment les honneurs de chez soi à un visiteur trop rare.

Il s'épanouissait à ce souffle prospère avec toute l'expansion d'une nature longtemps comprimée entre les médiocrités de la vie laborieuse.

Le succès que, sans fausse modestie, il avait toujours espéré, ne le grisait pas, il l'enchantait. Il était heureux et le laissait voir naïvement, même aux indifférents, preuve certaine qu'il n'était point encore gâté.

Son petit atelier de la rue Blanche ! ... maintenant, il allait pouvoir l'orner de tentures anciennes, de panoplies curieuses et d'œuvres sérieuses, qui le tentaient vainement depuis quelques années.

Ce fut son premier plaisir et sa première dépense. On commençait déjà à s'y donner rendez-vous. Les désœuvrés y venaient faire un tour avant d'aller au club. Cela devint subitement à la mode, et le petit atelier parut bientôt trop étroit.

M. Landey ne songeait cependant point à le quitter ; il croyait pouvoir vivre heureux où il avait vécu pauvre.

Le matin où il reçut la lettre de madame Albine, il déjeunait sur le coin d'une petite table en face d'une toile ébauchée. Il s'était offert le luxe d'une langouste et d'une bouteille de volney, et se souvenait gaiement des repas d'autrefois, dont un radis noir avait souvent fait tous les frais.

L'écriture fine et régulière de l'adresse attira son attention. Son succès était encore trop neuf pour avoir déjà fait abattre chez lui une volée de ces jolies feuilles de vélin brodées de pattes de mouche.

Le plus souvent, son modèle habituel, qui se partageait entre divers ateliers, lui écrivait d'une écriture biscornue :

" Je ne peut pas venire à ce matin. Se cera pour demain soir.

" HÉLOÏSE."

Il lut donc tout d'une haleine, avec une joyeuse surprise, le mignon billet :

" Monsieur,

" Quand on est l'auteur d'une aussi belle *Espérance* que la vôtre, on doit être indulgent pour les pauvres petites espérances du prochain. La mienne n'est pas de vous inspirer quelque œuvre nouvelle.—Je ne saurais poser que pour la Réalité, et une réalité de trente ans, encore !—Elle est de féliciter l'artiste et de connaître l'homme du monde.

" Je reçois tous les jeudis soirs.

" A. ALBINE, 15, rue de Provence."

Camille Landey salua cette invitation, au moins originale d'un sourire où n'entrainait ni trop d'illusion ni trop de raillerie.

Il s'imagina pas un instant que ce fût une correspondante inavouable qui lui écrivait ainsi. Il eût juré qu'elle était du monde.

Cette précaution un peu subtile de se dire femme de trente ans le déroutait quelque peu. Était-ce coquetterie ou loyauté ? Il ne creusa pas ce détail, d'autant moins qu'il n'y croyait qu'à demi.

Un soupçon vague et charmant venait de le mordre dans le coin le plus sensible de sa vanité.

Il se dit que l'auteur de ce billet était peut-être son inconnu, sa pensionnaire, son *Espérance* enfin, qui l'avait ébloui un instant de sa beauté avant de disparaître.

Il ne l'avait jamais revue, cette enfant si adorablement blonde et si délicatement jolie, et pourtant, tout ignorée qu'elle fût restée, combien il lui avait tenu parole !

Madame de Thièblemont, après six mois de voyage, était de retour depuis si peu de temps que le secret de sa ressemblance ne s'était pas encore ébruité hors du petit cercle où elle vivait.

Camille Landey, malgré ses longues séances au Salon, n'avait donc pu apprendre par aucune exclamation, par aucune indiscretion, un nom qu'il surait été franchement ravi de connaître.

Cette curiosité n'avait pas le caractère de la passion. Il ne se sentait pas précisément amoureux de la mystérieuse pensionnaire entrevue derrière le rideau d'un cloître ; mais il n'eût pas été étonné de le devenir, tant cette jeune physionomie intelligente et candide l'avait doucement impressionné. En ce moment, la curiosité de l'homme se joignait à la reconnaissance de l'artiste.

— Ce doit être elle ! . . . Elle seule peut faire allusion . . . J'irai, certes, j'irai et lui dirai un grand merci pour m'avoir fait sortir de l'ombre, s'écria-t-il avec entrain.

Avec cette idée, la journée parut lente au jeune homme. Le soir, à dix heures, il se faisait annoncer chez madame Albine.

La créole avait su donner à ses jeudis très-intimes, fort peu nombreux, une animation, un charme qu'on appréciait fort dans sa petite société.

(La suite au prochain numéro)

L'ILE PERROT ET SES ENVIRONS

ESSAI HISTORIQUE

(De 1672 à 1872)

PAR T.-NAP. LE MOYNE, P^{tr}e., BEAUHARNOIS

SECONDE PARTIE

Histoire religieuse

Ecrire l'histoire sans archives, sans sources authentiques, à ses recherches, n'est pas chose facile. Tel est ici le cas. La paroisse de l'île Perrot, pendant près d'un siècle, fut tour à tour desservie par les missionnaires de l'île-aux-Tourtes (1), de Ste-Anne (2), de St-Joachim de la Pointe-Claire, de St-Joseph des Cèdres et de St-Michel de Vaudreuil. Les prêtres voisins y venaient de temps à autre faire des missions dans la maison des capitaines de milice. Cependant, pour la plupart des offices du culte, les habitants avaient à se rendre à l'église de la paroisse la plus voisine.

En 1740, il est vrai, on construisit sur l'île une église et un presbytère, mais ce ne fut qu'en 1786 que commença la desserte régulière de la paroisse (*par voie de mission*) et la tenue des registres curiales. A ce retard il y eut plusieurs causes : d'abord, la première église était à peine achevée, qu'on fut obligé d'en reconstruire une autre dans un endroit plus central ; puis les fréquents enrôlements de la milice retardèrent indéfiniment la seconde construction, et enfin la conquête avait supprimé les Jésuites et les Récollets. Quelques jeunes Canadiens seulement, le pays étant sans évêque, purent passer en France pour y recevoir les ordres. L'ancienne mère-patrie offrit bien ses missionnaires, mais pendant trente ans, le gouvernement britannique rejeta ces offres et même le mémoire de tous les catholiques de la province, en 1783. Ce ne fut que lors de la révolution française (1793) qu'il se décida à laisser venir les prêtres français munis du passe-port du roi.

Ainsi, le lecteur s'expliquera facilement l'absence d'archives paroissiales sur l'établissement de la mission de l'île Perrot. De là lacunes dans cette histoire et embarras de l'auteur.

Pour ce qui est de l'histoire du demi-siècle qui a suivi l'érection de la première église, un *chercheur*, M. l'abbé Verreux ou M. Sulte, vous aurait vite fait sortir de leur retraite poussiéreuse ces vieux papiers épars çà et là. Mais que dire ? Que faire ? Le premier venu peut-il reprocher à la nature de ne l'avoir pas trempé de l'acier du vrai *chercheur* ? Au reste, confession faite, l'auteur n'a pas ces loisirs-là.

Nemine contradicente, entrons et glanons dans le champ de l'histoire.

A l'origine, l'île Perrot entrait dans les limites de deux paroisses avoisinantes, partie est annexée à la Pointe-Claire, partie ouest à Ste-Anne du Bout-de-l'île ou de Bellevue. (3) Cette délimitation s'était opérée en vertu d'un règlement collectif fait par "messieurs de Vaudreuil et Begon et monsieur l'évêque de Québec," (4) pour le gouvernement de Montréal. Il date du 20 septembre 1721.

L'Arrêt du Conseil d'Etat du roi du 3 mars 1722, tenu à Paris et signé par Fleuriau, confirme ce règlement. Il y est réglé que dans "l'étendue de la paroisse de St-Joachim (de la Pointe-Claire), dans l'île de Montréal," sera contenue "la partie d'en bas de l'île Perrot," à prendre depuis l'habitation de Pierre Poirier (5), "icelle comprise, en descendant jusqu'au bout de la dite île." (6)

Par le même règlement il est arrêté que dans les limites de la paroisse de Ste-Anne du Bout-de-l'île sera renfermée "l'étendue qu'il y a dans l'île Perrot depuis "et non compris l'habitation de Pierre Poirier, en remontant jusqu'au bout d'en haut de la dite île Perrot ; et outre la mission des sauvages Népissingues "établie sur l'île-aux-Tourtes, que le curé (7) de la dite paroisse desservit et continuera de desservir, par "voie de mission, les fiefs de Vaudreuil et de Soulanges "situés vis-à-vis les bouts d'en haut des dites îles "Perrot et de Montréal, contenant chacun quatre lieues

(1) Date de la tenue des registres : à Ste-Anne, en 1703 ; à la Pointe-Claire, en 1713 ; aux Cèdres, en 1752 ; à Vaudreuil, en 1773.

(2) Dans une lettre au ministre secrétaire d'Etat, en 1724, Mgr de Vaudreuil dit : "Le P. Breslé des Algonquins et des Népissingues, à l'île-aux-Tourtes, où il a fait faire une église et une maison, avait emmené un prêtre (Mgr Elie Depéret) qui y a toujours demeuré." (Tanguay). René-Charles de Breslé mourut en France le 4 décembre 1735, à St-Sulpice.

(3) Nom donné par M. de la Joubardière.

(4) Mgr J.-B. de Lacroix-Chevrières de Saint-Valier, qui fut sur le siège de Québec de 1688 à 1727. Il resta prisonnier en Angleterre de 1704 à 1712.

(5) Terre occupée aujourd'hui par Frs. Toupin.

(6) "Edits et ordonnances," vol. I, p. 459.

(7) Pierre-Elie Depéret, S.S., arrivé en Canada en 1714, avec M. de Breslé, desservit la Pointe-Claire de 1718 à 1721. Il passa presque toute sa vie curé de Ste-Anne du Bout-de-l'île, où il est mort le 17 avril 1757. Il était en même temps chargé, par le roi, d'accompagner les sauvages dans leurs expéditions. (L'abbé Tanguay).

"d'étendue, à l'effet de laquelle mission il est permis "aux habitants des dits fiefs de faire construire une "chapelle entre les dits deux fiefs, dans le lieu le plus "convenable, dans laquelle le dit curé sera tenu d'aller "dire la messe une fois le mois, et d'y faire le catéchisme aux enfants."

A propos de bornes de paroisse, saviez-vous, ami lecteur, que les arrêts ne sont point le seul mode de procéder en matière de délimitation. Quant à moi, j'avoue que j'en étais ignorant comme une éponge. C'est une feuille publique anglaise qui, l'autre soir, sur le ton semi-sérieux nous disait... enfin *perambulating* dit tout. Ce *perambulating* est le procédé sommaire et surtout comique en usage dans une grande île d'Angleterre ; c'est ce que l'Anglais appelle *battre les bornes*. Voici :

Les limites paroissiales sont, paraît-il, incertaines en Angleterre. De là assez souvent des disputes. Or, à défaut d'arbitrage, la tradition se charge de la besogne. Mais la tradition a besoin du *perambulating*. Toujours est-il qu'il y a *perambulating* et par là tradition. A jour fixé chaque année, notables de la paroisse, marguilliers, orphelins, bedeau, et les autres la verge de saule en mains et couverts de fleurs, sortent pour aller *battre les bornes*. Sauter les clôtures, enjambrer par les fenêtres, c'est le processional, quoi ! Il faut bien suivre la ligne. Ici et là on vous verge, et comme il faut, la jeune victime choisie à cet effet parmi les orphelins. C'est affaire de donner mémoire de l'événement. Aussi, dut-elle vivre les jours de Mathusalem, cette borne vivante n'oubliera jamais les limites de paroisse où l'é-mouvante cérémonie a *impressionné* son échine devenue *traditionnelle*. Voilà ce qu'on appelle là-bas *battre les bornes*.

Qu'il y ait en ceci un brin de légende, plus d'un le croiront. Toujours est-il que le Breton de la Grande-Bretagne est conservateur d'anciens usages, de bizarreries même, tout saxon qu'il est.

Première Église

La mission de l'île était ainsi desservie par les curés de Ste-Anne et de la Pointe-Claire depuis 1721, lorsque les habitants se crurent en état de construire une église chez eux, l'an 1740. L'on choisit le lieu le plus fréquenté, la Pointe-du-Moulin. A cet effet, la seigneuresse, dame veuve Quiner, voulut bien donner le terrain nécessaire à l'église, au cimetière et au presbytère.

Nous croyons devoir reproduire *in extenso* les contrats suivants au sujet de ces terrains. Ils ont été collationnés sur la minute trouvée dans le notariat de M^{re} Danzé de Blansy, déposée dans les archives de la cour de Montréal (1743).

"Pardevant les notaires Royaux, etc., fut présente "dame Françoise Cullerier, veuve de défunt sieur Jean "Quiner vivant marchand Bourgeois de cette ville, Seigneuresse et propriétaire de la terre, fief et seigneurie "de l'île Péroult y demeurant ordinairement, étant "cejourdhui en cette ville de Montréal, laquelle a reconnu et confessé avoir des l'année mil sept cent "quarante, baillé, cédé, quitté et transporté et abandonné par ces dites présentes et en tant que besoin est "ou serait, baillé, cédé, quitté et transporté dès maintenant et à toujours avec promesse de garantie de tous troubles et autres empêchemens Généralement quelconques aux Sieurs Curé & marguilliers de l'œuvre et "fabrique de L'Eglise paroissiale de la dite Ile Péroult "à ce présent et acceptant pour la dite œuvre et fabrique de la dite paroisse M^{re} Louis Lenormant (1) "Prêtre Vicaire-Général de Monseigneur Illustrissime "et reverendissime Evêque de Québec (2) trois arpents "de terre en carré situés en la dite Ile Péroult (3) sur "lesquels sont Bâties L'Eglise & Presbitère de la dite "Paroisse, tenant d'un bout pardevant au bord du "fleuve St Laurent, par derrière et d'un côté au "domaine de la dite dame Cedante, et de l'autre côté à la "terre d'antoine Hunaut dit Deschamps, et ainsi que "les dits trois arpents de terre en carré se poursuivent "et comportent mouvant de la dite Seigneurie de l'île "Péroult pour les dits terrain servir de place au "Presbitère, Eglise, Cimetière et autres choses pour l'utilité "et commodité de la dite Eglise à toujours sans aucunes choses en excepter, réserver ni retenir par la dite Dame que la place d'un Banc dans la dite Eglise "à l'endroit où doit être placé le banc seigneurial qui "sera de la longueur fixé par les arrêts et réglemens "rendus à ce sujet, et aussi les autres droits honorifiques accoutumés et dûs aux Seigneurs Haut Justiciers et comme ayant fourni le fonds de terre de la dite Eglise pour du susdit terrain, jouir, faire & Disposer par les dits Sr Curé ou missionnaire en la dite "île Péroult en toute propriété à perpétuité sans aucunes redevances ni droit Généralement quelconques "dans le dit terrain, demeure dès à présent quitté et

(1) Normant de Féradon, Louis, arrivé en Canada en 1722. En 1739, supérieur de St-Sulpice de Montréal, instituteur des Sœurs Grises de Ville-Marie. Mort à Montréal le 18 juin 1759. (L'abbé Tanguay).

(2) Mgr Henrie-Marie Dubreuil de Pontbriand, natif de Vannes, d'une famille considérable ; docteur de Sorbonne et grand-vicaire de Saint-Malo. Sacré évêque le 9 avril 1741, à Paris, il arriva à Québec le 17 août suivant. Mort à Montréal le 8 juin 1760, et inhumé à Notre-Dame de Montréal.

(3) A la Pointe du Moulin-à-Vent.

"Déchargé car ainsi etc. transportant et Desaisissant et "Promettant et obligeant et Renonçant, fait et Passé "au dit Montréal en une des Salles du dit Séminaire "l'an mil sept cent quarante trois, le troisième mai "avant midi et ont les dites parties signé Lecture faite."

(signés) F. CULLERIER dit RUISSEAU.

NORMAND Vic. Gen. DAUZÉ DE BLANSY.
AD. HEMARD.

(A suivre.)

CHOSSES ET AUTRES

Nous publions aujourd'hui une poésie de M. Fréchette, récitée au banquet donné le 15 juillet au restaurant Victor, à l'occasion de la fête nationale française.

Le Pape a adressé une lettre de félicitations à Monseigneur Perraud, évêque d'Autun, à l'occasion de sa récente élection à l'Académie Française.

L'assemblée nationale a voté la prise en considération, c'est-à-dire le principe de l'expropriation de l'église du Sacré-Cœur que l'on est à élever à Montmartre ; 281 députés contre 206 se sont prononcés pour un acte qui ne serait que de la confiscation pure et simple. Il n'y a pas d'atrocité que ne puisse commettre la majorité— toujours au nom de la liberté !

L'entreprise de la construction des ateliers du chemin de fer du Pacifique Canadien, à Montréal, a été adjugée à MM. St. Louis et Frères.

La paroisse de Charlesbourg, près Québec, a voté dimanche, après la messe, la somme de deux mille piastres, pour l'érection d'un couvent près de l'église. Les Sœurs du Bon Pasteur en seront chargées. Un grand nombre de paroissiens ont souscrit, à part cela, de fortes sommes pour aider à cette œuvre. On dit que M. le curé de Charlesbourg a souscrit la somme de cinq cents piastres. Le docteur Grondin s'occupe activement de cette souscription. Les conditions auxquelles les Sœurs du Bon Pasteur entreprendront la construction du couvent consistent dans la remise de \$3,500 par la paroisse de Charlesbourg.

Le syndicat du pacifique vient de concevoir le projet de construire à Montréal une gare de chemin de fer comme on en voit peu en Amérique ; elle coûterait un million de dollars.

Le projet sera mis à exécution si la municipalité cède au syndicat le marché Bonsecours, car la gare s'étendrait depuis l'emplacement des vieilles casernes jusqu'à la place Jacques-Cartier.

Un état du coût des édifices à exproprier a été soumis au syndicat, qui paraît décidé à faire réussir ce gigantesque projet et s'engage à construire une gare d'un million si la municipalité lui donne le marché Bonsecours.

Nous publions ci-dessous une lettre de l'honorable Secrétaire d'Etat, qui résume en peu de mots la législation de la dernière session sur la culture et la vente du tabac en feuille. Elle pourra fournir d'information aux intéressés.

Ottawa, 28 juin 1882.

Dr A.-L. Toupin, St-François-du-Lac,
Mon cher docteur,

Votre lettre du 26 reçue. La culture, comme la vente de la feuille de tabac canadien, est complètement libre. Le cultivateur et le vendeur peuvent la vendre et revendre *infiniment*. Elle n'est frappée de droits que lorsque le manufacturier la coupe ou la *manufacture*.

Bien à vous,

J.-A. MOUSSEAU.

Ainsi pas de doute. La culture et la vente du tabac sont complètement libres. Telle est la pensée qui a présidé à la loi de la dernière session, telle est la pensée qui anime le gouvernement en faisant l'application de cette loi.

En matière d'indifférence politique, le fait suivant signalé par l'*Estafette*, paraîtra incroyable :

"Il s'agissait d'une élection au conseil d'arrondissement de Certe. Aucun candidat ne s'est présenté aux électeurs. L'élection, par suite, n'a pas eu lieu."

Et dire, ajoute un autre journal, qu'on a fait une révolution pour avoir le droit de voter.

C'est l'instant de la séparation.

Gontra quitte Anita. Il s'en va refaire sa fortune en Amérique.

—Voyons, lui dit-il au moment de la séparation, maintenant que je pars, tu n'as plus à craindre des scènes de jalousie, dis-moi si tu m'as jamais trompé.

—Oh ! non, répondit Anita, ça te ferait trop de peine pendant la traversée.



LE NID DU LORIOT

Convention du Collège Ste-Marie, à Montréal

La première convention des anciens élèves du collège Ste-Marie a eu lieu mercredi 19 courant, et s'est continuée le lendemain.

Jamais fête de famille n'a été aussi belle et aussi grande; jamais maison paternelle n'a renfermé tant de joyeux enfants. Ils ont dû être heureux ces fils du collège de se trouver réunis en aussi grand nombre à leur *Alma Mater*, de rencontrer tant de vieilles connaissances.

Sur l'édifice du collège flottaient de nombreux drapeaux et diverses inscriptions appropriées à la circonstance se lisaient à toutes les portes.

Sur la porte de la rue Bleury, se lisait l'inscription: "Soyez les bienvenus." Les corridors avaient été décorés avec le meilleur goût.

On remarquait à l'église la présence de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Québec, Sa Grandeur Mgr Laffèche, Mgr Vinet, le révérend M. Sweeney, de New-York, le révérend P. Saché, M. le grand vicaire Sorg, de Buffalo, les révérends Pères Fleck, Vignon, Lopinto, Noonan, Worcester, Rousselot, Giband, Gaudet, etc., etc.

Sa Grandeur Mgr Fabre officiait assisté des révérends MM. Sorg et Salmon comme diacre et sous-diacre d'honneur, et des révérends MM. Descarries et Brissette comme diacre et sous-diacre d'office.

La messe se termina vers midi et fut suivie d'une courte récréation, après quoi les anciens élèves se rendirent au réfectoire du collège pour s'asseoir à la magnifique table qui leur avait été préparée.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Québec présidait, ayant à ses côtés Mgr Fabre et Mgr Laffèche.

Au dessert, le révérend P. Belliveau chanta une très jolie chansonnette intitulée: "La belle fête, oh! gai."

À deux heures, les anciens élèves se rendirent à la salle académique, où M. P.-B. Mignault, le secrétaire du comité d'organisation, présenta le rapport de tous les procédés adoptés pour arriver à rassembler les anciens élèves du collège en une grande convention.

À huit heures, une foule nombreuse se pressait dans l'enceinte de la salle académique où se jouait le "Fils de Ganelon."

Les acteurs, en général, ont été à la hauteur de leur rôle, et ont fait passer une soirée agréable à tous les spectateurs.

Jeudi matin, la seconde journée de la convention a commencé par une messe de *requiem* en commémoration des anciens élèves décédés. Monseigneur de Montréal officiait.

Après la messe, les anciens élèves se sont rendus, musique en tête, au quai du *Montarville*, qui les attendait pour les conduire à l'île Grosbois. Mgr l'archevêque de Québec et Mgr Laffèche étaient au nombre des excursionnistes.

Arrivés sur l'île, les anciens élèves prirent part à divers jeux, et vieux comme jeunes se sont rappelés le bon vieux temps et se sont amusés on ne peut mieux.

Vers midi, les touristes prirent part à un magnifique goûter où la gaieté ne cessa de régner.

À quatre heures, on était de retour à Montréal et les anciens élèves eurent ensuite le loisir de rendre visite à leurs amis dans la ville.

Dans leur excursion à l'île Grosbois, les anciens élèves ont été accompagnés de la musique du 65^{ème} régiment, qui, à différents temps, a fait entendre ses plus beaux airs.

Le soir, les touristes prirent part à un magnifique banquet préparé dans la salle de la bibliothèque de l'Union Catholique. Parmi les personnes présentes on remarquait Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Québec, Sa Grandeur Mgr Fabre, Sa Grandeur Mgr Laffèche.

La plus grande gaieté n'a cessé de régner et le menu était des mieux préparés. Diverses santés ont été proposées.

Après le dîner, les anciens élèves ont joui du spectacle d'un magnifique feu d'artifice.

Le dôme du collège était illuminé à la lumière électrique, produite par l'engin à vapeur du collège. Les anciens élèves se sont ensuite séparés, les uns pour retourner dans leurs familles, les autres à leurs hôtels, tous charmés de ces deux jours de fête et exprimant le désir de se rencontrer encore dans les mêmes circonstances et d'éprouver les mêmes émotions et les mêmes joies.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

NOUVELLES DIVERSES

Tous les libraires de Montréal ont consenti à fermer leurs magasins à une heure le samedi.

Une dépêche nous apprend que M. Cimon, ancien député de Chicoutimi, est nommé juge pour le district de Gaspé.

Les ouvriers d'Ottawa forment une association coopérative, dans le but d'acheter le chauffage qui leur est nécessaire.

Attention aux billets de \$2 de la Puissance allant du No 115,000, au No 265,000, attendu qu'ils sont faux et sans valeur.

Le cabinet fédéral doit siéger tous les jours de cette semaine. La plupart des ministres quitteront ensuite la capitale pour prendre quelque vacance.

Il y a au Canada 3,715,492 personnes originaires du pays et 809,318 nées à l'étranger. La proportion des étrangers se trouve être d'environ 16 pour cent.

Le général Wolseley prendra le commandement des troupes anglaises qui vont partir pour l'Égypte. L'expédition se composera de vingt mille hommes.

Le général baron de Charette et M. le marquis de la Rochefoucauld-Bayers sont partis la semaine dernière pour la France par le steamer de la ligne transatlantique *France*.

Nous apprenons que M. John L'Espérance va être nommé, par le gouvernement provincial, agent d'immigration à Montréal, en remplacement de M. Ibbotson, décédé.

Une tonne d'or vaut \$602,875 et une d'argent environ \$32,000. Un pied cubique d'or pèse 1,200 livres et \$350,000. Un pied cubique d'argent pèse 600 livres et vaut environ \$10,000.

Parmi les nominations dans la Légion d'Honneur, publiées en date du 6 juillet, nous relevons celle de M. le vice-amiral Peyron, qui est nommé Grand-Officier. M. l'amiral Peyron a visité Montréal en 1880.

La production des oranges en Floride, sera cette année très petite par suite des ravages d'un insecte très dangereux. Il y a quelques années cet insecte a déjà causé de tels dégâts que les planteurs ont craint d'être forcés d'abandonner la culture des orangers.

L'honorable M. Chapleau va reprendre le portefeuille de ministre des chemins de fer, et l'honorable M. Lynch remplace l'honorable M. Loranger comme procureur-général. Par la retraite de M. Loranger le nombre des ministres va se trouver réduit à six, conformément à la disposition de la nouvelle loi.

Dans deux ans, en octobre 1884, dit un des directeurs de la compagnie de chemin de fer "Atlantic and North West," le pont projeté de Lachine à Caughnawaga aura été construit.

On est déjà à poser une double voie de la gare du Mile-End pour conduire à ce pont.

Il y a actuellement sur la surface du globe 3985 manufactures de papier produisant annuellement 1904 millions de livres de papier, fait de toutes sortes de matière. La moitié de cette production est utilisée pour l'imprimerie proprement dite. Le nombre d'ouvriers employés dans la fabrication du papier dépasse aujourd'hui 195,000.

Suivant un chimiste français la production du lait est augmentée de 25 pour cent si, comme boisson, on donne aux vaches au lieu d'eau ordinaire une eau légèrement salée et contenant une pinte de son pour chaque gallon d'eau. Le son doit être ajouté à l'eau, au moment où cette dernière est à l'état d'ébullition. De nombreuses expériences ont prouvé que réellement la production du lait augmentait d'un quart par l'emploi de ce procédé très simple.

Résultats satisfaisants à Montréal.—Un rapporteur de journaux ayant rendu visite au chef de police du gouvernement, le capt. Geo. Murphy, lui demanda si le service était difficile et dangereux. Difficile? non, dit-il, mais dangereux, car souvent nous sommes exposés aux intempéries du temps: l'humidité qui règne sur les quais, nous expose à contracter des rhumatismes et plusieurs des hommes ont souffert de cette maladie. Maintenant nous ne courons aucun danger depuis que nous avons l'*Huile de St-Jacob* qui, étant appliquée à la première douleur, agit comme par enchantement; elle m'a guéri d'une douleur que je ressentais à l'épaule.

Décès

Au village St-Jean-Baptiste, le 22 courant, dame Elodie Painchaud, épouse de feu M. Isaac Côté, ci-devant de Québec.

COLLÈGE D'OTTAWA

Dirigé par les RR. PP. Oblats.

CONFÈRE LES GRADES UNIVERSITAIRES.

LES COURS S'OUVRIRONT LE 6 SEPTEMBRE.

COURS COMMERCIAL ET COURS CLASSIQUE.

On donne une attention toute spéciale à l'étude des sciences pratiques. L'anglais est la langue officielle du Collège, mais les deux langues, anglaise et française, y sont également enseignées et parlées. L'enseignement du dessin entre dans le programme et se donne gratuitement. Les différents Départements de l'enseignement et de la discipline sont confiés à des prêtres d'une longue expérience.

On veille avec un soin tout paternel à la conduite, à la santé, et aux progrès des élèves. Les parents reçoivent un bulletin mensuel.

Le Collège est éclairé au gaz, chauffé à l'eau chaude et pourvu de bains à l'eau froide et à l'eau chaude. Cours vastes et spacieux. Gymnase complet. Maison de campagne à un mille de la ville.

Les départements domestiques sont sous les soins des Sœurs de la Charité.

MEDAILLES PAPALES

Sa Sainteté Léon XIII vient de donner au Collège d'Ottawa une marque de haute distinction, en accordant une médaille annuelle pour les élèves du cours de Philosophie.

Pour tout ce qui concerne le cours d'études, la méthode d'enseignement, les examens requis pour les Grades Universitaires, voyez le Prospectus, que l'on envoie sur demande.

CONDITIONS: Pension, Enseignement, Lit et Garniture, Lavage et Honoraires du Médecin, payables d'avance au commencement de chaque terme, en Septembre et en Février.

COURS COMMERCIAL..... \$150
" CLASSIQUE..... 160



AGRANDISSEMENT DU CANAL WELLAND

AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription: "Soumission pour le Canal Welland," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, VENDREDI, le 1^{er} jour de SEPTEMBRE prochain, pour l'approfondissement et l'achèvement de cette partie du Canal Welland, entre Rancey's Bend et Port Colborne, désignée sous le No 31, comprenant la plus grande partie de ce qui est appelé "Tranchée dans le roc."

On pourra voir les plans des travaux et les devis de ce qui reste à faire à ce bureau et au bureau de l'ingénieur local, Welland, dès et après vendredi, le 18^e jour d'août prochain; l'on pourra aussi s'y procurer des formules imprimées de soumission.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées, et, dans le cas de sociétés, à moins que la soumission ne porte les signatures des personnes mêmes. Il faudra indiquer la nature de l'occupation et le domicile de chaque associé; et de plus, un chèque de banque accepté pour la somme de quatre mille piastres devra accompagner la soumission; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat lorsque requis de ce faire aux prix et conditions mentionnés dans l'offre. Le chèque ou l'argent sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Ce département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
A. P. BRADLEY, Secrétaire.

Dépt. des chemins de fer et canaux,
Ottawa, 15 juillet 1882.



AVIS AUX ENTREPRENEURS

ON recevra à ce bureau, jusqu'à JEUDI, le 3 d'AOUT prochain, à MIDI, des soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant la suscription: "Soumission pour charbon et charbon de bois," pour fournir le combustible nécessaire au chauffage des édifices publics à Ottawa.

On pourra examiner le devis et obtenir des formules de soumission à commencer de samedi, le 22 juillet courant, à ce bureau, où les renseignements nécessaires seront donnés.

Aucune soumission ne sera prise en considération à moins qu'elle ne soit accompagnée d'un chèque pour une somme de \$100, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics.

Le Département ne sera pas tenu d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
F. H. ENNIS, Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 19 juillet 1882.

L'HUILE ST JACOB

MARQUE DU COMMERCE



LE GRAND REMEDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

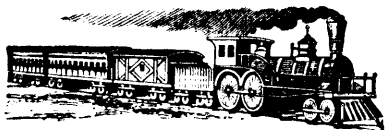
La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Drogulstes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.



CHEMIN DE FER

INTERCOLONIAL

Arrangements spéciaux pour couples pour Pété à

CACOUNA ET PETIT METIS

A commencer du 1er JUILLET, un train de passagers quittera la Pointe Lévis à 1:20 P.M., les SAMEDIS, se reliant à la Chaudière avec le train parti à 7:30 A.M. de Montréal, pour se rendre à

CACOUNA ET PETIT METIS.

Au retour, il quittera Petit Métis les LUNDIS à 7:30 du matin, à commencer du 3 juillet.

Ces trains feront le service pendant la saison des bains, et se relieront à Lévis par le bateau de la traversée, entre cette ville et Québec, avec le train Éclair du chemin de fer du Nord qui arrive à Montréal à 9:10 h. P.M., le lundi, ou avec le bateau Montréal arrivant à Montréal le mardi matin.

D. POTTINGER, Surintendant en chef.

Bureau du chemin de fer, Moncton, 24 juin 1882.



Navigation de la Trent.

AVIS AUX ENTREPRENEURS

L'adjudication des travaux pour les canaux de Feneion Falls, Buckhorn, et Burleigh, qui devait avoir lieu le deuxième jour d'août prochain, est encore inévitablement remise aux dates suivantes: Les soumissions seront reçues jusqu'à jeudi, le vingt-quatrième jour d'août prochain.

Par ordre, A. P. BRADLEY, Secrétaire.

Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 15 juillet 1882.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal

JUILLET 1882

Table with columns for Destinations (Ontario et Etats de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, Dépêches Locales, Etats-Unis, Grande-Bretagne) and Times (A.M., P.M.).

Par ligne Cunard de New-York, Lundi 3, 10, 17 et 24 et 31. Par ligne Cunard, Supplémentaire, Mardi, 11 et 25. Par ligne Hamburg de New-York, Mercredi, 5, 12, 19 et 26. Par ligne Inman de New-York, 12. Par ligne Hamburg de New-York, 19. Par ligne Inman de New-York, 26. Par ligne canadienne de Rimouski, Vendredi, 7, 14, 21 et 28.

(A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m. (B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes. MONTRÉAL

LORGE & CIE. 21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. - En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.,

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. - Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. - Les Pilules de Golvin sont un puissant purgatif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de LA SANTÉ. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. - Se vendent dans toutes les Pharmacies. - Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. - Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Ollivier-de-Serres, Paris. - A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

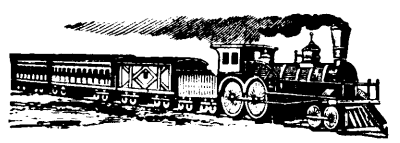
A. BELANGER MEUBLES

PREMIERE CLASSE Spécialité d'Ameublements de Salon 276 RUE NOTRE-DAME MONTREAL.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1881-Arrangements d'Ete-1882

A partir du 3 JUILLET 1882, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with columns for Departure (Part de Pointe Lévis) and Arrival (Arrive à Rivière-du-Loup, Cacouns, Trois-Pistoles, Rimouski, Little Métis, Métapédia, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, Halifax) and Times.

Ces trains viennent en connection à la Pointe-Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 10 heures p. m., et à Campbellton avec le steamer "St-Lawrence," partant les mercredis et samedis pour Gaspé, Percé, Paspébiac, etc.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche. Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Des BILLETS D'EXCURSION A PRIX REDUITS, par chemin de fer et par steamer, peuvent être obtenus pour tous les points du bas du fleuve Saint-Laurent, Macapédia, Rasticonche, Baie des Chaleurs, Gaspé, Ile du Prince Edouard et tous les points des Provinces Maritimes.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 130, rue Saint-Jacques (en face du Saint-Lawrence Hall) Montréal. D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef. Moncton, N.-B., 1er juin, 1882-52 f.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTRÉAL. Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.



CANAL WELLAND

Avis aux Entrepreneurs

DES soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant la suscription: "Soumission pour le Canal Welland," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, MARDI, le 11e jour de JUILLET prochain, pour certains changements à faire à l'écluse No. 2, sur la ligne de l'ancien Canal Welland, et l'agrandissement de la dite écluse.

On pourra voir une carte de l'endroit ainsi que les plans et devis des travaux à faire, à ce bureau et au bureau de l'ingénieur local, Thorold, dès et après MARDI le 27e jour de JUIN prochain; l'on pourra aussi obtenir des formules imprimées de soumission.

Les entrepreneurs devront se rappeler que chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque de banque accepté pour la somme de \$1,500; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat pour l'exécution des travaux aux taux et prix offerts, et aux termes et conditions stipulés dans le devis.

Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées. Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 22 mai 1882.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND (LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre: 12 presses à vapeur. 1 machine patentée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés. Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE. Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant.